

CRESCENDO

KIM-ANNE DO



Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021.

ILLUSTRATION: CATHERINE HU

Une fille, emprisonnée par son passé, étouffée par la peur, écartée de la joie de vivre. Cette même fille, violoniste passionnée.

Un mélange insoupçonné qui aura le pouvoir de tout changer.

La découverte d'un magnifique et grandiose univers.

L'amour de la musique, de ce monde enchanteur, libérateur, rassembleur.

Tout simplement.

KIM-ANNE DO

CRESCENDO

PRÉFACE

Assise l'air rêveur à côté de la fenêtre de ma chambre, en cette journée du temps des frimas, la surface vitrée peinte de givres dessine une forêt éclaircie dont les arbres sont dénués de leur feuillage. Mon regard porte au-delà de cette végétation morne. Depuis toujours, quand la nostalgie, la grisaille, le chagrin, le doute et l'incertitude m'envahissent, déboussolée et ne sachant plus vers où me tourner, je me réfugie dans le silence de mon âme et j'entends ce concerto. Au seuil de ma seizième année, bien des souvenirs remontent à fleur de peau quelques fois doux, quelques fois douloureux. Les joies et les peines, les douceurs et les douleurs, les bonheurs et les tristesses se confondent en moi. J'ignore ce que c'est que ce corps, ces cinq sens; j'ignore ce qui en moi pense et réfléchit; j'ignore ce que c'est que ce moi qui sent, pense, réfléchit sur tout et sur lui-même. J'ai envie de crier, de pleurer pour dire que j'existe et je suis perdue dans ce carrefour de sentiment et d'incertitude. Mes paupières se referment, mon regard se tourne en dedans de moi et j'entends cette musique qui remplit tout mon être.

CRESCENDO

Concerto pour clarinette en la majeur K 622

Si je connais une chanson de cette vie, connaît-elle une des miennes? Les traces de mon passage s'effacent bien plus vite que celles des colonnes de marbre des temples anciens. Si ces dernières pouvaient parler, elles nous raconteraient cette longue histoire de l'univers. Elles nous en apprendraient sur leur origine, sur leur formation, sur leur vie sur Terre et sur ceux qui les ont sculptées et érigées. Elles se tiennent droites, elles pointent vers le ciel sans scrupule, elles sont fières et majestueuses. Pourtant, elles portent des marques laissées par l'histoire des hommes et des femmes. Depuis des millénaires, bien des humains sont morts, mais ces colonnes de marbre, elles sont toujours là. D'ailleurs, en y repensant, ne nous parlent-elles pas déjà? Je peux voir leur corps usé au fil du temps, des marques que l'on grave dans leur chair tout au long de l'histoire. Ainsi, la durée de mon passage est tellement éphémère quand je la compare à celle de ces colonnes qui sont encore debout supportant les lourdes frises au-dessus de leur abaque.

Ces colonnes doivent être resplendissantes dans les premières années de leur existence. Maintenant, on s'efforce de restaurer leur jeunesse pour y refléter l'éternité. Hélas, le reflet de l'éternité est trompeur. Tout comme ces colonnes millénaires, la vie ne peut pas être éternelle, et on ne peut pas la restaurer. Oui, je le sais maintenant que, dès que je franchis ce portail, mes jours sont comptés jusqu'au dernier. Je ne suis qu'une poussière dans la poussière. Je ne suis qu'un grain de sable sur une plage. Je ne suis qu'une étoile dans le cosmos. Je suis infiniment petite dans l'infiniment grand et comment l'insignifiance de ma vie trouverait-elle un sens, une raison d'être, un repère dans cet incommensurable univers?

J'aimerais bien dire que je suis quelqu'un de spécial, mais cela serait mentir. Je suis une fille tout à fait banale, née un jour d'été tout à fait banal. Ce jour, je ne l'ai pas choisi. Si j'étais venue sur Terre un autre jour, est-ce que cela aurait changé quelque

chose dans l'équilibre de l'univers? Non. Et encore, si je n'étais pas venue sur Terre du tout, comment l'insignifiance et la banalité de ma vie se manifesteraient-elles? À ma naissance, je suis la seule qui pleure, car je suis une étrangère sur cette étrange Terre qui m'accueille. Toutefois, mes pleurs se mêlent aux rires et à la joie et se noient dans l'excitation que provoque mon arrivée. Je ne suis pas indifférente à ce brouhaha, je ne suis pas non plus indifférente à tous ces verbiages autour de moi, parce que le moindre bruit me fait sursauter : je tressaille, je m'étire, je tends l'oreille et je m'efforce de soulever mes paupières et chaque fois, la lumière m'aveugle et ne laisse qu'une image floue et indistincte dont je n'ai aucune mémoire.

À vrai dire, je n'ai absolument aucun souvenir de mes premières années, encore moins de mes premiers jours. Tout ce que je sais, c'est parce qu'on me l'a dit; pas parce que je m'en souviens. De ce que j'ai entendu dire, c'est que personne ne fut sur place lors de ma naissance pour accompagner maman et personne ne félicita papa. Öng bà étaient rendus à leur énième petit-enfant et grand-papa Dominic et grand-maman Marianne fêtaient leur 45^e anniversaire de mariage. Grand-maman Marianne a été l'une des rares à nous rendre visite quelques jours après ma naissance. Elle a même offert une somme d'argent de mille dollars à mes parents, mais cela, elle le faisait pour chaque petit-enfant.

- Liam, si elle était née un jour plus tard, je t'aurais donné un bonus de mille dollars, dit grand-maman Marianne à papa.

En effet, le jour suivant ma naissance, c'est le jour de l'anniversaire de celle-ci. Évidemment, papa ne touche jamais à ce bonus et ne comprend pas cette ironie quand celle-ci ajoute :

- Les filles coûtent cher.

Mon arrivée apporte déjà de la malchance à mes parents : faire perdre mille dollars à ses parents dès qu'on arrive dans ce monde un jour plus tôt, cela ne présume rien de bon.

Toutefois, même si je ne me souviens pas de mes premiers jours, il y a une présence familière : une mélodie que je reconnais. Elle n'a pas d'âge. Elle n'a pas d'adresse. Elle ne parle pas et ne respire pas. Pourtant, elle est toujours là depuis les premiers battements perceptibles de mon cœur. Je ne peux pas expliquer pourquoi cette mélodie est la seule chose qui me marque, mais c'est comme ça. Je les entends toujours, ces lignes mélodiques superposées qui jouent en parallèle au roulement régulier des voitures dans la rue. Lors des journées chaudes d'été, les fenêtres sont ouvertes et j'entends les gazouillis des oiseaux, les chants stridents des cigales et les bruissements des feuilles battant au vent qui se mélangent de nouveau à ces lignes mélodiques. Au milieu des tumultes des conversations, il ne tarde pas que je sois mise de côté. L'attention se porte sur un ailleurs que sur moi. Et tout de suite, cette mélodie vient à moi; elle me tient compagnie et elle remplit le vide qui creuse dans ma solitude. C'est un soulagement de me retrouver avec cette voix familière parmi tant d'inconnus. Je ne comprends pas le langage humain. Toutefois, je comprends déjà le dialogue entre la clarinette et l'orchestre qui l'accompagne. Les voix de la musique chuchotent, parlent et conversent en harmonie comme si elles se caressaient et flottaient dans l'espace. La voix chaleureuse de la clarinette m'invite au calme et à la douceur; sa sérénité inspire la confiance. Et la voix de l'orchestre qui l'accompagne en pianissimo, comme venant de très loin, dit :

– Laisse-toi porter par la voix de la clarinette.

Et cette conversation, je l'entends encore lorsque mes paupières pèsent lourd et s'appêtent à se fermer.

Je ne sais pas pourquoi mes parents ont décidé de m'introduire à la musique par le biais de ce concerto. Serait-ce seulement parce qu'ils l'aiment? Ou peut-être à cause

de l'effet Mozart? C'est fort probable parce que mes parents ne font jamais rien au hasard. Enfin, je crois.

Le concerto de Mozart pour clarinette en la majeur K 622 est là, dès que mon cœur se met à battre. Il est partie intégrante de ma vie. Aujourd'hui, je l'associe à un souvenir qui représente mon innocence, ma naïveté. Il représente mes années passées sous la protection de mes deux parents, celui-ci est mon bouclier. Je ne pourrais raconter en détails comment les deux premières années de ma vie se sont déroulées, car je n'étais qu'un bébé après tout. Et pourtant, je me rappelle encore ce que la musique me fait ressentir. Je me rappelle cette musique qui, comme un fleuve intarissable, coulait et rejoignait la mer. C'est comme cela que sont les premières années de ma vie : elles coulent tranquillement et insouciamment.

Pour que tu m'aimes encore

Si la mémoire de mes premiers jours sur Terre coule dans le fond de l'inconscience, certains souvenirs de ma petite enfance sont tatoués dans ma chair et flottent dans mon âme; quelque fois légers et quelque fois lourds à supporter. Mes veines qui transportent mon sang les nourrissent pour qu'ils ne se meurent. Ces mémoires sont agréables et douloureux à la fois et je ne veux pas les oublier. Les doux souvenirs, tout comme ceux qui me font mal, agrémentent mon quotidien et me fortifient. Ma vie est un continuum du passé, du présent et du futur. Pour moi, sans le passé, le présent n'existe pas et le futur, encore moins. Le passé est immuable et est gravé à tout jamais. Oui, quand j'y repense, les mauvais souvenirs me font aussi mal que les bons sont doux, mais c'est aussi eux qui font de moi qui je suis aujourd'hui.

C'est ici que débute le calvaire de ma vie. Si les premières instances de mon existence, les premiers jours de ce passage sur Terre sont bercés par la douceur et le dévouement maternel, cette seconde étape me donne une perception complètement différente de la vie de deux personnes que j'appelle maman et papa. C'est à trois ans que tout s'est un peu plus compliqué. Serait-ce que les premières années de ma petite enfance soient un rêve : elles étaient trop belles, trop douces. Ce que je vis maintenant ne fait que rendre ce rêve autant plus beau que l'affreuse incompréhension du revirement du comportement de maman. Jusqu'à là, elle avait toujours été une mère exceptionnelle. Toujours attentionnée et bienveillante, celle-ci s'est en majorité occupée de mon éducation. C'est elle qui me tient la main quand je dois monter et descendre les escaliers. C'est elle qui accoure à mon chevet lorsque je pleure et c'est elle qui assiste à mes premiers pas. Chaque fois que je lui demande de me lire une histoire, elle ne me dit jamais non. Papa n'est pas très présent les premières années de ma vie. Il est la seule source de revenue de la famille, car maman

vient de perdre son emploi. Il doit donc mettre les bouchées doubles pour réussir à joindre les deux bouts pour nous assurer un bon niveau de vie.

Celui-ci nous quitte chaque matin pour aller travailler et il ne revient que tard dans l'après-midi et souvent dans la soirée. Il est pratiquement absent de ma vie. Pendant ses longues absences, dans notre petit appartement, maman est ma seule confidente, ma meilleure amie. Elle est tout ce que j'ai.

Le matin, maman me conduit toujours au parc. Ce que je préfère là-bas, ce sont les balançoires. Un fou rire s'échappe de ma gorge chaque fois que je me sens poussée sur la balançoire et que je me trouve plus haut chaque fois. Nous marchons dehors autour du parc pendant des heures et des heures. Enfin, c'est maman qui marche. Moi, je suis dans la poussette. Bien que je ne la voie pas, je sais qu'elle est toujours là à mes côtés.

C'est un après-midi parmi tant d'autres. Maman prépare le souper et elle jette un coup-d'œil sur moi de temps en temps alors que je m'occupe toute seule; je joue avec mes blocs par terre sous un regard maternel bien veillant. La cuisine de notre petit appartement est la plus grande pièce qui s'ouvre sur la cour arrière au fond de laquelle un grand frêne y est planté. Il y a la porte de sortie et deux grandes fenêtres sur deux murs adjacents, l'une faisant face à l'est et l'autre faisant face au nord. La cuisine est ensoleillée du matin au soir; elle est la pièce maîtresse de notre demeure et constitue pratiquement le centre de toutes nos activités. Je peux ramper de long en large, sauter, danser sur la musique que joue notre petit lecteur de CD MP3, et cela, sans être dans les jambes de maman. Cette pièce reçoit beaucoup de lumière du soleil de telle manière que nous devons refermer la porte qui s'ouvre sur le petit salon lorsque je fais la sieste. Je dors dans le salon, car nous n'avons pas assez de place pour une vraie chambre à coucher. Dans l'après-midi, maman et moi avons l'habitude de nous y installer pour écouter de la musique. Nous écoutons des berceuses et beaucoup d'autres chansons. Assise sur mon petit lit, elle m'installe sur

ses jambes et fait jouer un disque de Céline Dion. C'est la chanson *Pour que tu m'aimes encore* que j'entends sortir des haut-parleurs. Maman l'aime beaucoup. Chaque fois, je l'écoute fredonner tout bas.

*J'ai compris tous les mots, j'ai bien compris, merci
Raisnable et nouveau, c'est ainsi par ici
Que les choses ont changé, que les fleurs ont fané
Que le temps d'avant, c'était le temps d'avant*

Maman a une belle voix, celle-ci se mêle à la musique déjà si douce. J'aime beaucoup l'entendre chanter. Cette chanson, c'est notre chanson à nous deux.

Malheureusement, la bulle dans laquelle je vis finie bien par se percer. Quelle est la cause de ce changement? Je ne peux l'expliquer. Ce n'est pas la première fois que je ressens de la douleur. Je me suis bien déjà égratignée le genou en tombant. La première gifle, le premier pincement ressenti sur le visage, cette douleur, elle aussi est supportable. Ce qui fait le plus mal, c'est que dès le premier coup reçu, quelque chose d'autre se brise, quelque chose d'invisible.

– Tu m'énerves Kyra! s'enrage maman.

Un pincement ressenti au visage fait couler les larmes le long de mes joues. À mes yeux d'enfants, l'incompréhension de ce revirement de comportement me fait de la peine. Qu'est-ce que je dois faire pour que tu m'aimes encore... Mes pleurs se font de plus en plus forts et de plus en plus stridents. Rouge de colère, elle s'écrie :

– Mais tu te la fermes! Arrête de pleurnicher ou tu en reçois une autre!

Mais je ne peux pas et ne veux pas cesser de pleurer. C'est une erreur. Un autre pincement. Sur la tête cette fois-ci. Encore étourdie, maman m'agrippe le bras et me traîne jusqu'à la salle de bain. En claquant la porte derrière moi, celle-ci hurle :

- Tu restes là jusqu'à temps que tu te calmes. Je ne veux plus entendre aucun son, compris ?

Je reste de longues minutes, assise sur le parquet de la salle de bain, à fixer la poignée de porte tout en débâtant dans ma tête si je devrais sortir.

Je ne peux pas dire qu'est-ce que j'ai fait pour que maman en arrive là, je ne m'en souviens même plus. Tout ce dont je me souviens, c'est que depuis ce jour, rien n'est plus comme avant.

Je sais maintenant que lorsqu'elle chante *Pour que tu m'aimes encore*, ce n'est pas pour moi qu'elle le fait. Quand elle la chante, elle se transporte hors des dimensions espace-temps. Au travers de mon regard d'enfant, je vois ses yeux grands ouverts qui regardent dans le vide. Et sa voix, à la fois douce, mélodieuse et nostalgique raconte un passé que je ne connais pas. Si elle me le racontait, je comprendrais. Si elle me parlait, j'écouterais. Mais son chant sublime ne parle pas et ne raconte pas. La souffrance perdure. C'est ainsi que rien n'est nouveau sous le soleil et que l'histoire se répète. Tout comme le grand frêne au fond de la cour au tronc solide ramifié en milliers de branches, comment pourrait-on douter que les agriles fraient déjà leurs galeries?

You've Lost That Lovin' Feelin'

Je veux que maman recommence à m'apprécier alors j'attire son attention comme je le peux. Malgré tout, rien ne fonctionne. Celle-ci finit toujours par s'irriter et m'envoie promener d'un coup de pied dans les fesses. Je sens que la volonté m'abandonne tranquillement. Au fur et à mesure que les mois passent, je me replie sur moi-même et je me déteste, car je suis persuadée d'être une mauvaise personne. C'est de ma faute si je ne veux pas finir mon assiette et que maman se fâche en me donnant une raclée au visage. C'est de ma faute si la voix de maman, si belle autrefois, se déforme en hurlements qui font trembler les murs au point de me faire trembler de peur. C'est de ma faute si elle me menace avec un couteau. C'est de ma faute parce que c'est moi qui l'ai provoquée.

- Mais elle a une tête trop dure. Elle ne veut jamais m'écouter! Chaque fois que je lui donne une fessé pour lui faire la leçon, je dois toujours me contrôler, car il arrive que de temps en temps, j'ai envie de l'étrangler pour qu'elle arrête de pleurnicher, dit-elle au téléphone.
- ...
- Oui, je sais qu'elle n'a que quatre ans, mais ce n'est pas une raison de ne pas la renier!
- ...
- En tout cas, si j'avais une autre fille comme elle, je crois que je mourrais!

Je ne sais pas à qui maman parle. Mais en surprenant cette conversation, je me rends compte que oui, c'est vrai, je suis trop têtue. Je comprends que je devrais être punie. Ce que je ne comprends pas, c'est que même si j'essaie d'être meilleure, il y a toujours quelque chose qui déclenche une colère noire sur moi.

Je n'ai personne à qui en parler. Papa n'est jamais là. Il est un inconnu pour moi. Encore en lune de miel avec sa femme et sa fille, il ne voit rien d'autre que le travail pour faire vivre sa famille. Il ne se doute de rien. Il ne devine rien. De plus, comment puis-je savoir qu'il ne réagirait pas comme maman un de ces jours? Je suis seule, indiciblement seule. J'endure ce joug et je vis cette souffrance en silence. Maman a perdu ma confiance, je ne fais plus confiance à personne. Comment suis-je sensée donner ma confiance lorsque l'on me l'a brisée? Désormais, je voile mes émotions et mes sentiments lorsque je me trouve devant papa parce que je ne souhaite pas qu'il soit au courant de ce qui se passe à la maison. Devant lui, je fais comme si je suis une petite fille heureuse et naturellement, maman en fait autant. Il y va de soi que maman et moi concluons ce pacte silencieux, et cela me va. Je ne veux entraîner personne dans ma chute. Je veux affronter mes démons toute seule, car j'ai espoir que le silence et la souffrance ont une fin. Il le faut.

Lors d'une journée pluvieuse et froide de novembre, j'entends maman ramasser les débris d'une assiette cassée dans la cuisine. C'est la même assiette qui a été jetée par terre avec force suivant un élan de colère. J'ai peur d'aller chercher mes blocs dans la cuisine. Je ne veux pas y retourner parce que j'ai peur de découvrir la créature qui s'y trouve. La créature qui se trouve en ce moment dans la cuisine, ce ne doit pas être maman. Maman, je la connais bien. Maman, elle est gentille et attentionnée. Ma maman à moi, elle me chante des berceuses et danse avec moi. Toutefois, il arrive de temps en temps que celle-ci me quitte soudainement pour laisser sa place à un monstre. Ce monstre, ce n'est pas maman. Je le sais parce que maman, elle, a une belle voix mélodieuse, tandis que le monstre rugit des mots de haine dont je ne comprends pas la signification, et que je ne souhaite pas comprendre. Maman me remplit de joie, tandis que le monstre me fait peur.

Je m'isole dans le salon en attendant que le monstre se calme. De mes petites mains tremblantes, je laisse trainer mes doigts sur les étagères de la bibliothèque.

- Kyra, cette section de la maison est hors-limite. Tu pourrais tomber en grim pant sur les étagères. Si tu veux écouter un des disques compacts, demande à papa ou à maman. Tu comprends?

Bien qu'il ne soit pas là, la voix grave et sérieuse de papa résonne dans ma tête. Elle me fait frissonner et en même temps, elle me pousse à franchir les limites établies. Pourquoi y-a-t-il autant d'interdits dans ce monde de grandes personnes? Papa ne me fait pas confiance. Peut-être pense-t-il qu'en établissant des règles et des interdits, il me protège. En me protégeant, il m'empêche l'accès à l'univers de la connaissance et de la culture. Comme le monde doit être fascinant. Je veux, tout comme papa, être capable de choisir de sortir un disque compact de la bibliothèque pour le plaisir d'écouter une chanson.

J'aime me retrouver seule dans le salon devant cette imposante bibliothèque. C'est mon refuge et mon échappatoire. Lorsque personne ne me regarde, j'aime bien m'asseoir devant cette imposante structure remplie de musique. Je pourrais passer des heures et des heures à la contempler, tout en m'imaginant à quoi ressembleraient les mélodies que renferment toutes ces pochettes de disques. Comme il est fascinant de voir à quel point la musique peut nous en apprendre davantage sur les traces laissées par les humains tout au long de l'histoire. Écouter toutes les chansons du monde prendrait toute une vie, et davantage. D'une façon ou d'une autre, la musique est présente depuis le tout début de l'humanité et elle évolue avec nous; elle ne vieillit jamais. La musique est comme l'air que nous respirons. Elle est éternelle, alors que nous, nous finissons tous par quitter cette Terre.

Chaque chanson me raconte leur histoire, leur vécu : elles me font des confidences et nous sommes toujours à l'écoute les unes et les autres. Quand elles chantent, leur musique suscite des émotions chez moi. Leurs paroles sincères me réconfortent. Quand elles sont joyeuses, nous rions, et quand elles sont tristes, nous pleurons. La musique s'exprime.

Aujourd'hui, je choisis un album du groupe *The Righteous Brothers*. En me haussant sur la pointe des pieds, je le sors tant bien que mal de l'étagère située au-dessus de ma tête. J'essaie de retirer la pochette lentement d'une main en retenant les autres de l'autre. Je ne connais pas ce groupe. Papa collectionne dans la bibliothèque tous les albums de musique qu'il écoute depuis son enfance; des albums qui racontent des histoires que je n'ai pas vécues.

Les premiers sons de la chanson *You've Lost that Lovin' Feelin'* sortent de notre lecteur de CD MP3. Le début est lent et calme, et est chanté par une voix grave et masculine. Je remarque soudain que le tempo s'accélère rendu au deuxième couplet.

Now there's no welcome look in your eyes when I reach for you

And now you're starting to criticize little things I do

It makes me just feel like crying

'Cause baby, something beautiful's dyin'

Assise sur le plancher du salon, je recule jusqu'au pied du mur. Adossée contre celui-ci, recroquevillée sur moi-même, j'écoute la chanson. Les paroles accompagnées d'une guitare résonnent en un torrent d'émotions, dont le flot m'emporte : je bois les paroles de la chanson, je me noie dans la musique et j'oublie les bruits provenant de la cuisine. Malgré mes soubresauts, je ne pleure pas. Je me l'interdis. Une seule larme arrive toutefois à s'échapper de mon œil, elle coule le long de ma joue. En effet, comme le chante Bill Medley au deuxième couplet, *something beautiful's dyin'*.

That Emotion

L'été de mes six ans, ma famille et moi déménageons dans la nouvelle maison que nous venons d'acheter. Quand l'auto ralentit et s'arrête au bord du trottoir, papa coupe le moteur. Il se retourne et dit :

– Bienvenue chez toi, Kyra.

Bien que légèrement somnolente, je m'efforce de soulever mes lourdes paupières. En tournant la tête à droite, j'aperçois cette nouvelle demeure dont la façade faite de briques rouges réfléchit la lumière du soleil d'après-midi.

– Comme elle est grande! m'exclame-je dans mon for intérieur. Il doit y avoir là-dedans beaucoup de coins pour me cacher quand maman se fâche contre moi.

C'est mieux qu'en appartement, ici. J'ai ma chambre à moi avec une porte que je peux fermer quand je veux. Je me dis aussi que, peut-être qu'ici, dans la nouvelle maison, maman sera moins fâchée contre moi.

Les vacances d'été avancent et bientôt, c'est la rentrée scolaire à ma nouvelle école. J'ai très hâte parce que je vais prendre l'autobus scolaire toute seule. Et je n'ai pas peur. Et je vais me faire de nouveaux amis.

Je ne suis pas une enfant qui réclame beaucoup d'attention. Durant toutes ces années, pas un seul mot ne sort de ma bouche pour exprimer ce que je ressens vraiment. De l'extérieur, je déborde de joie de vivre, je suis souriante. Personne ne peut deviner le poids lourd qui ne cesse de s'ajouter sur mes épaules chaque fois que je me trouve devant le monstre. Je suis une petite fille qui se défend face à ses démons toute seule, tout en trainant un boulet derrière elle. Et cela, personne ne le sait.

- Kyra, hors de ma vue! Je te fous dehors et ne compte pas revenir après l'école! Je ne veux plus te voir remettre les pieds dans cette maison! hurle maman en me poussant dehors, claquant la porte derrière moi.

L'élan de cette poussée me fait trébucher dans le perron et je dégringole les escaliers à toute allure. Je me relève tant bien que mal et j'époussette la terre qui est venue tacher mes pantalons. Mon coude est égratigné, mais ce n'est rien. Il guérira, tout comme la plaie qui se rouvre trop souvent à l'intérieur de moi.

Je marche vers mon arrêt d'autobus. Inutile de mentionner que des larmes coulent le long de mon visage, car c'est devenu une habitude. C'est plus fort que moi, je suis faible. Chaque matin, je sors de la maison en larmes. Chaque matin, je me dis que je suis faible et chaque fois, je me promets que c'est la dernière fois que je verserai une larme, car une petite fille normale ne pleure pas pour se rendre à l'école. Je sèche rapidement mes larmes, car je dois rejoindre Anaïs qui attend l'autobus scolaire avec moi chaque matin. Je la vois au loin qui m'attend déjà au bout de la rue.

- Salut Kyra! Viens vite, je veux te montrer le dessin que j'ai fait hier soir.

Je tâche de faire bonne figure devant elle, car je ne veux pas qu'elle devine que j'ai pleuré. Je prends mon élan et en sautillant vers elle, je sens les cahiers s'entrechoquer dans mon sac à dos.

- Quel animal as-tu dessiné? lui demande-je lorsque j'arrive à sa hauteur.
- Un cheval. C'est mon animal préféré parce qu'il est beau et il court vite. Il est libre comme l'air. Et toi, quel est ton animal préféré?
- J'ai dessiné un loup.
- Un loup? s'exclame-t-elle ébahie. Les loups sont méchants! Ils mangent les petits animaux et ils soufflent sur les maisons pour les détruire.

Je sais que le loup est toujours décrit comme le méchant dans les histoires. C'est vrai que celui-ci peut paraître terrifiant de l'extérieur. Cependant, je crois qu'il y a

quelque chose dans cet animal qui va au-delà des apparences. Pourquoi fait-il si peur? Pourquoi voudrait-il projeter une image de lui se montrant si redoutable? À mon avis, c'est pour se protéger. Nous avons tous un côté que nous ne voulons pas révéler au monde, un côté plus vulnérable que nous essayons de cacher, et c'est en se comportant d'une façon qui laisserait croire que ce côté n'existe pas que nous arrivons à le protéger du regard extérieur. Je crois que c'est pareil pour le loup. Les loups qui vivent en meute ne sont pas agressifs. Oui, ce sont des prédateurs qui chassent, mais cela, ils le font pour survivre, rien de plus. Il faut plutôt se méfier du loup solitaire. Cet animal, de nature, appartient à un groupe, une meute, mais un loup seul n'est pas dans son élément. C'est la raison pour laquelle celui-ci peut paraître dangereux et se montrer agressif. C'est dans cette période d'instabilité et de solitude qu'un loup solitaire cherche à appartenir à quelque chose de plus grand : à appartenir à un groupe. C'est derrière cette façade impitoyable que se cache un côté plus tendre et plus doux, et qui ne cherche qu'à être accepté parmi les siens.

Voilà pourquoi le loup est mon animal préféré. Tout comme lui, la petite fille en moi ne cherche qu'à se faire accepter. Et c'est en cachant la partie sombre de mon existence que j'y arrive.

Anaïs est ma meilleure amie. Enfin, si l'on considère que dessiner des arcs-en-ciel et des papillons, et partager un cornet de crème glacée font partie des éléments qui font d'elle ma meilleure amie. Dès que je la vois, la tristesse se volatilise, ne laissant qu'un arrière-goût amer dans ma bouche.

Je ressens un certain soulagement lorsque je quitte la maison. À l'école, j'ai l'occasion de me comporter comme je le veux, comme une petite fille normale. Durant les heures passées en classe, j'arrive à oublier mes problèmes à la maison. Je veux vivre mon expérience à l'école comme tous les enfants autour de moi. Je veux être entourée d'amis pour pouvoir me sentir comme eux. Je veux pouvoir apprendre

de nouvelles choses pour montrer à maman que je suis intelligente. Je veux tout cela, car je suis une petite fille comme tant d'autres : naïve, innocente et qui aime la vie.

Hide behind all that emotion

See how long, how far you can keep going

Yeah, hide behind all that emotion

See how long, how far you can keep going

En y repensant, c'est vrai que j'arrive très bien à dissimuler le côté privé de ma vie. Toutefois, le comportement fougueux de maman se dépeint aussi un peu sur moi.

- Moi je suis fort. Je n'ai jamais mal lorsque l'on me frappe, me dit Benjamin d'un air hautain.
- Ce n'est pas vrai. Recevoir des coups, ça fait toujours très mal.
- Kyra a raison, renchérit Anaïs. Qu'est-ce que tu en sais, Benjamin? Ce n'est pas comme si tu te faisais frapper souvent.
- Eh bien, essaye. Je te le dis, ça ne me fait pas mal.

Anaïs lui donne un petit coup dans le ventre. À peine assez fort pour faire tomber une funambule en équilibre sur une corde.

- Je n'ai même pas eu mal, tu vois? Je suis le plus fort. Essaye, Kyra, et tu en seras convaincue.

Mais pour qui se prend-il? Offusquée, je lui donne à mon tour un coup dans le ventre. À la suite du contact entre mon poing et son estomac, je réalise soudain la faute que je viens de commettre, mais il est trop tard. Benjamin se tord de douleur. Le temps s'arrête. Des larmes jaillissent de ses yeux. Sur ce visage enfantin se dessine une expression qui m'est trop familière. Dans ses yeux, j'arrive à percevoir de la douleur, mêlée à de la surprise et à de l'incompréhension. De plus, je vois bien que je l'ai

blessé dans son orgueil. Toutefois, lorsque celui-ci commence à pousser des cris pour attirer l'attention de madame Manon, je continue à le fixer, pétrifiée comme une statue. La scène dont je suis témoin, ne serait-ce pas purement le reflet de mes propres émotions? Je ne comprends pas. C'est moi qui suis supposée être la victime, pas le monstre. Encore sous le choc, je ne réalise pas que l'on me saisit le bras.

– Mais qu'est-ce qui t'a pris, Kyra ?

Toutefois, la voix de madame Manon ne fait que résonner comme un écho lointain. Même lorsque celle-ci m'entraîne loin de la scène, je ne peux m'empêcher de continuer à fixer le petit garçon qui pleure par terre. C'est moi qui aurais dû être à sa place, pas lui.

Mes souhaits seront très vite exécutés, car je sais déjà ce qui m'attend à la maison. Maman m'attend déjà sur le seuil de la porte. De ce que je vois de l'expression de son visage, l'école a sûrement déjà appelé à la maison pour l'informer de ma mauvaise conduite. Celle-ci me fixe d'un regard noir, et pas seulement dans le sens figuré. Ses pupilles sont si dilatées que celles-ci prennent toute l'espace occupé par les iris. Ses yeux semblent lancer des éclairs. Ce regard, il est terrifiant. Je n'en tremble rien qu'à y penser. Celui-ci me marque pour toujours, car je le vois partout. J'ai toujours l'impression que ces grands yeux sombres et perçants me fixent. La nuit, ceux-ci hantent mes rêves, ou plutôt, mes cauchemars.

En m'avançant vers la porte d'entrée, je tremble de tous mes membres. J'ai peur de revivre cette douleur. J'ai déjà eu assez mal en voyant Benjamin se tordre de douleur. Je sens que je n'en peux plus. Je vais finir par craquer un jour, je le sens. Malgré tout, on dirait que mon petit corps frêle et chétif est encore capable d'en prendre. La preuve, je suis encore là à raconter mon histoire, même si sa fureur qui m'amène au-delà du Styx éclate sur moi.

If I Die Young

Papa me tend un petit carnet et un stylo. Celui-ci me demande :

- Te souviens-tu comment écrire ton nom?

Quoique surprise par cette question, je saisis ce qu'il me tend pour y écrire mon nom.

- Peux-tu écrire notre numéro de téléphone et l'adresse de la maison? ajoute papa.

Je ne tarde pas de lui obéir et de remplir la page du carnet. En lisant mon écriture inégalée, à ma grande stupéfaction, il continue :

- Maintenant, nous avons un nouveau numéro de téléphone et une nouvelle adresse. Première chose demain, papa te les apprend.

Cela ne prend pas bien longtemps que je sois à jour avec notre nouveau numéro de téléphone et notre nouvelle adresse.

Un matin estival ensoleillé, après le déjeuner sur le patio, j'essaie d'attraper un monarque qui s'est posé sur le rosier. La couleur orangée sur les ailes crée un beau contraste avec les pétales de fleurs roses. Ivre du nectar de la fleur, le papillon ne se débat pas lorsque je pince ses ailes entre mes petits doigts.

- N'aie pas peur, petit papillon. Je veux te tenir près de moi un petit instant. Je ne te ferai pas de mal.
- Quel beau monarque que tu as là! s'exclame papa en s'approchant de moi, tasse de café en main.
- Il doit avoir peur d'être coincé entre tes doigts.
- Non, je lui ai dit de ne pas avoir peur parce que je ne vais pas lui faire de mal.

Pourtant, je desserre mon emprise, et je regarde le papillon s'envoler vers le ciel. Je dois toutefois abaisser le regard, car le soleil m'éblouit.

Papa s'accroupit à mon niveau.

- Je veux t'apprendre un nouveau numéro de téléphone. Celui-ci est plus facile à retenir, car il est beaucoup plus court que celui de la maison. Il ne contient que trois chiffres.

Nous nous pratiquons aussitôt à composer ce fameux numéro sur le combiné. J'imagine que papa a pris soin de débrancher la ligne; c'est juste une pratique. J'appuie sur le 9 suivi du 1, et puis encore une fois sur le 1.

- Bravo, dit papa. Souviens-toi de ce nouveau numéro de téléphone et n'hésite pas à le composer lorsque tu sens que tu es en danger.

Bien que perplexe, je l'écoute attentivement. Pourquoi voudrait-il que je compose ce numéro? Je ne me sens jamais en danger.

- Je ne pense pas que tu aies à faire ce numéro. Mais on ne sait jamais quand on se trouve devant un danger.

Le danger. Comment se sent-on devant le danger? Je ne pourrais le dire, car tout s'est passé si vite. Un moment, maman est en train de me frapper, et avant que je le réalise, je suis assise dans une petite salle grise, devant un monsieur en veston et cravate qui me pose des questions.

C'était un samedi matin. Papa avait invité un collègue de travail et sa famille pour aller faire de la randonnée en montagne avec nous. Pendant qu'il était en train de papoter avec ces derniers dans la cour arrière, j'étais en haut avec maman, dans ma chambre. Je me disputais avec maman parce que je ne voulais pas me brosser les cheveux. Maman commençait à s'impatienter. Brosse à cheveux en main, elle faisait de grands gestes avec ses bras pour exprimer sa colère. Avant que je puisse faire quoique ce soit, je me suis retrouvée clouée au sol, maman était au-dessus de moi, et me frappait avec la brosse à cheveux. Chaque fois qu'elle relevait le bras dans les airs, je croyais qu'elle en avait fini de me punir, mais chaque fois, son bras retombait sur mon corps couché par terre, et cela, toujours plus fort.

- Lorsqu'elle a fini de me frapper, elle a quitté ma chambre pour aller rejoindre nos invités, dis-je au monsieur qui se trouve devant moi. Je pleurais beaucoup parce que ça faisait encore mal, même lorsqu'elle est partie. Recroquevillée sur le plancher, j'ai pleuré pendant de longues minutes, mais cela, ce n'est pas vraiment important à savoir parce que je pleure souvent de toute façon.

Tout au long de mon récit, le monsieur me fixe d'un regard sympathique. Toutefois, j'arrive à déceler une trace de pitié qui traverse ses yeux. J'arrête net dans mon histoire. Je ne veux pas la pitié des autres. Je n'en ai pas besoin. Je suis la seule qui peut s'apitoyer sur mon sort. Personne d'autre ne devrait se sentir coupable. Un moment de silence s'éternise dans la salle. Ni le monsieur, ni moi ne semblons vouloir prendre la parole. Quelques secondes plus tard, la bouche du monsieur finit par s'étirer en un sourire.

- À quel moment as-tu réalisé que tu devais composer le numéro à trois chiffres? me demande-t-il tout en souriant pour m'inviter à continuer mon histoire.

Je le dévisage pendant une fraction de seconde. Sa tentative de sourire est plutôt ratée, car sa bouche a maintenant la forme d'une ligne bien droite. Tout en balançant mes jambes sur la chaise en bois sur laquelle je suis assise, je poursuis :

- Lorsque j'ai relevé la tête, j'ai tout de suite posé le regard sur le téléphone. Papa m'avait dit de composer le numéro à trois chiffres si je me sentais en danger. J'ai toujours pensé que j'allais finir par composer ce numéro s'il y avait des voleurs qui entraient dans la maison. On ressent le danger lorsque l'on n'est pas en sécurité. Avoir des personnes qui entrent par infraction dans ta maison, ce n'est pas sécuritaire. Cependant, à ce moment-là, je ne pense pas que je me sentais en danger. Personne n'était entrée par infraction dans la maison, mais je ne me sentais pas non plus en sécurité dans la maison.
- Et c'est là que tu as appelé la police?

- Oui.
- Et à qui as-tu parlé?
- À une madame. Je lui ai raconté ce qui s’était passé. Je crois qu’elle a eu du mal à me comprendre parce que mes phrases étaient entrecoupées de petits sanglots. Elle m’a demandé mon adresse et m’a dit de rester dans ma chambre jusqu’à temps que l’on sonne à la porte.
- Est-ce que papa était au courant de ce qui s’était passait?
- Non. Je ne lui en ai jamais parlé. Je me rappelle encore sa réaction quand les deux policiers sont arrivés à la maison. Il se trouvait encore dans la cour arrière avec des amis lorsque ceux-ci ont sonné à la porte. Il y avait une madame et un monsieur. La femme m’avait dit qu’elle voulait me parler en privé dans ma chambre, tandis que l’homme était dans une autre pièce avec maman. Lorsque papa est rentré à l’intérieur et est monté à l’étage, je pouvais voir la stupéfaction qui se reflétait sur son visage. Toutefois, la surprise causée par la vue des agents de police dans la maison a rapidement laissé place à une autre émotion. Sa figure avait blêmi, le sang avait quitté son visage et il était figé sur place.

Je m’arrête dans mon récit parce que je commence à être fatiguée. Je n’ai jamais autant parlé de ma vie et le fait de tout raconter d’un coup m’étourdit un peu. Je me perds dans mes mots. Je crois que le monsieur le remarque, car celui-ci se lève subitement et me demande de le suivre hors de la salle tout en me remerciant d’être venu lui parler. Je veux lui dire que je ne cherchais pas particulièrement à lui parler de ma situation à lui, mais je me retiens à la dernière seconde.

En me raccompagnant jusqu’à l’accueil où papa m’attend, nous traversons un long corridor. Je remarque que, posés sur les murs, des cadres de photos d’hommes et de femmes remplissent de long en large ceux-ci.

- Est-ce des photos de policiers qui sont accrochées au mur? demande-je.
- Oui, me répond-il, d'honorables policiers qui ont sacrifié leur vie pour leur métier.

Nous continuons de marcher en silence, mais moi, je continue à le fixer. Le monsieur qui se trouve à mes côtés est un homme au teint pâle, aux yeux bleus très foncés, grand, avec une longue moustache et des cheveux qui lui font le tour de la tête, comme une couronne. Lorsque nous arrivons au bout du corridor, celui-ci s'apprête à pousser la porte.

- En passant, Kyra, quel âge as-tu?
- J'ai six ans.

Celui-ci esquisse un petit sourire tout en me lançant un drôle de regard que je n'arrive pas à déchiffrer.

Ce n'est que quelques semaines plus tard que la DPJ vient me visiter. Un monsieur arrive à la maison pour me poser toute sorte de questions sur maman. Quel âge avais-je lorsque maman a commencé à démontrer des signes de violence? Pourquoi n'ai-je pas dit quelque chose avant? Qu'est-ce qui m'a poussé à appeler la police cette journée-là? Et papa, quel a été son rôle dans cette affaire? Je me contente de répondre à ses questions brièvement, car honnêtement, je commence à en avoir assez de devoir me répéter chaque fois. À la fin de mon entrevue, c'est au tour de papa de répondre à des questions. Le monsieur me demande de quitter la pièce, car il veut parler à papa en privé. Qu'a-t-il de si important à dire au point que je ne puisse pas rester avec papa? Cela me concerne après tout. Quoique perplexe, je quitte le salon pour aller dans ma chambre.

- ... signifie pas que votre conjointe... noire... et que vous...blanc.

Je m'arrête brusquement. Je pivote sur mes talons. Je veux entendre ce que ce monsieur a à dire à papa. C'est de moi que l'on parle, j'ai le droit de savoir. Je ne veux pas être tenue dans l'ombre. Sur la pointe des pieds, je rebrousse chemin et je viens coller mon oreille contre la porte du salon.

- Ne venez pas me dire que votre conjointe est un monstre. Après tout, c'est la mère de votre enfant.
- Monsieur, je trouve cela tout à fait inacceptable que ma fille ait à endurer la torture faite par sa mère et je...
- Et vous, où étiez-vous lorsque tout cela se passait? N'étiez-vous pas présent pour votre fille? Dans un couple, la mère et le père ont la responsabilité d'encadrer leur enfant. Vous êtes le père tout de même. Ne venez pas vous plaindre sachant que vous n'avez rien fait.
- Oui, je sais, mais je n'étais pas toujours à la maison...
- Si vous vous plaignez tant, pourquoi ne pas faire une demande de divorce? Vous n'auriez plus à côtoyer votre conjointe, tous vos problèmes seraient réglés. Non, arrêtez de me sortir une autre carte de crédit, ce n'est qu'une carte!

Tout à coup, je n'entends plus rien. Les deux hommes arrêtent de parler. Quelques secondes plus tard, le monsieur reprend :

- Vous savez, le cas de votre fille n'est pas le premier cas que je dois traiter. Beaucoup de familles se trouvent exactement dans la même situation que la vôtre et je peux vous assurer que si cela continue comme ça, la prochaine fois que la police viendra sonner à votre porte, ce sera pour vous ramener votre fille lorsqu'elle...

C'en est trop. Je ne veux plus écouter. Mais pour qui se prend-il? Est-il seulement venu à la maison pour nous critiquer? À quoi cela sert-il d'appeler la police? Celle-

ci n'a absolument rien fait. La seule chose qu'elle a fait, c'est de venir me voir pour me poser des questions, et ensuite elle est repartie comme si de rien n'était.

Y-a-t-il une autre justice autre que celle de la justice humaine ? Sous le soleil, au-dessus des humains, il y a les juges. Bon gré mal gré, je ne suis qu'un être humain dans ses premières années de vie, et je suis tout à fait insignifiante.

En voyant que la police n'a rien fait, rien ne change. La vie continue comme avant. Maman continue de me faire mal, de me frapper et de me hurler des méchancetés, ce qui me blesse profondément. La seule chose qui change, c'est que maintenant, papa ne flotte désormais plus sur son petit nuage. Les cris dans la maison ne sont plus uniquement les miens. Les disputes se multiplient, les pleurs s'intensifient, l'atmosphère de la maison est comme un volcan en éruption. Je comprends maintenant que la violence n'est pas toujours frappante. La loi, elle, qu'a-t-elle fait? Absolument rien. Pourquoi la vie est-elle si injuste et si lâche quand ce sont les plus grands qui exploitent, qui attaquent les plus petits qui sont sans défense? Quelle est donc cette justice? Je ne suis pas juge et je ne veux pas lui substituer. La justice se met en action seulement au moment où les conséquences sont visibles sur le plan physique. Je suis une petite fille de six ans qui vient à peine de mettre les pieds dans un monde d'injustice. La vie ne m'a pas encore laissé de séquelles. La maltraitance n'est peut-être pas gravée sur ma peau, donnant l'opportunité au monde extérieur de voir, mais elle sera certainement ancrée au fond de moi pour toujours. Aux yeux de la loi, ce que maman fait est éphémère, car je ne démontre aucun signe d'anormalité. J'ai le comportement d'un enfant normal en plein processus d'apprentissage, je suis une enfant qui ne sort pas de l'ordinaire. Cependant, je veux oser dire que c'est un crime. Et ce crime en est un qui échappe à la justice humaine.

A penny for my thoughts, oh no, I'll sell 'em for a dollar

They're worth so much more after I'm a goner

*And maybe then you'll hear the words I've been singin'
Funny when you're dead, how people start listenin'*

Love The Way You Lie

Avant de partir de la maison, papa me dit que c'est pour mon bien que nous allions voir une musicothérapeute. Cela va m'aider à gérer mes émotions.

Dans la salle d'attente, je ne peux m'empêcher de me demander ce que je fais ici. Papa est assis à côté de moi. Il semble agité.

Je lis des livres dont les contes de fées commencent bien et finissent toujours bien. Mon histoire à moi aussi commence bien. Jusqu'à ce jour, je vivais dans mon propre conte de fée, car je croyais que de cette façon, mon histoire finirait bien aussi. D'autant plus qu'avant l'arrivée de la police à la maison, je croyais que le monde était rempli de bonté. Je croyais que c'était un monde de justice et de bonheur, et que ce que je vivais à la maison ne correspondait pas à la réalité du commun des mortels. Je croyais vraiment que j'allais m'en sortir un jour. Maintenant, je comprends que le monde dans lequel je vis n'est pas aussi beau, aussi prometteur que celui des rêves d'enfant. Je ne vis pas dans un monde idéal, encore moins dans une société parfaite. Les gens qui sont supposés m'aider ne sont pas là parce qu'ils veulent vraiment nous venir en aide. C'est leur travail, c'est tout. Eux aussi ont une famille, des bouches à nourrir, et sûrement des problèmes avec lesquelles ils doivent se composer. Personne ne vient à nous avec une intention parfaitement pure et désintéressée. Nous attendons tous quelque chose en retour pour nos services. Et c'est correct. C'est comme cela. La police qui est venue à la maison a fait son travail. Elle a répondu à mon appel : rien de plus, rien de moins. Quand celle-ci m'a convoqué au quartier général, le monsieur qui m'a accueilli a bien fait son travail aussi, il m'a écouté. Et maintenant, la personne qui allait me recevoir dans son bureau pour une séance de musicothérapie allait aussi faire son travail. Je ferai aussi

le mien; celui de la patiente. Je raconterai encore une fois l'histoire de ma vie à un inconnu qui est sensé m'apporter de l'aide.

– Kyra Dhilly?

Plonger dans mes pensées, je sursaute à l'entente de mon nom. Papa se lève promptement, tandis que moi, je reste assise sur ma chaise. Une madame s'approche de nous.

– Bonjour, je m'appelle Martine Bélanger. Je suis ici pour rencontrer mademoiselle Kyra Dhilly. Est-ce bien toi? me demande-t-elle en se penchant à ma hauteur.

Jusqu'à maintenant fixés au sol, je lève mes yeux timidement pour regarder mon interlocuteur en face. Ni jeune, ni vieille, celle-ci se situe peut-être dans la mi-quarantaine. Elle a un visage rond et pâle qui le fait ressembler à la lune quand elle est pleine. Ses grands yeux attentifs lui donnent l'air d'une chouette.

– Oui, c'est moi, lui répons-je d'une petite voix.

– Enchantée, Kyra. Veux-tu bien me suivre, s'il-te-plait?

Sans répondre, je descends de ma chaise et je me mets à la suivre. Naturellement, mon père fait de même.

– Excusez-moi, monsieur, je vous rappelle que vous devez attendre ici. Je vais parler à Kyra en privé seulement pour quelques minutes, dit la dame d'une voix calme et douce à papa.

L'air hébété, et droit comme un poteau, celui-ci nous regarde s'éloigner, tout en restant figé sur place.

Lorsque nous arrivons à son bureau, je m'installe confortablement sur un divan, tandis que la madame prend place en face de moi, derrière son bureau avec un ordinateur à portée de main. Sûrement pour prendre des notes pendant notre discussion. Je sens que je me retrouve à nouveau au quartier général de la police.

J'en déduis que les mêmes questions me seront posées. Je n'en peux plus de me réexpliquer, de revivre ces expériences que j'espère pouvoir repousser au plus profond de moi. Je veux les oublier, je ne veux plus en parler. Je croyais que me confier à quelqu'un m'aiderait. J'avais tort.

Cependant, après avoir tapé quelque chose sur son clavier, je vois la madame rabattre son écran pour venir prendre place à côté de moi, à l'autre extrémité du divan.

- Est-ce ta première séance de musicothérapie, ma belle? me demande-t-elle en s'asseyant.

Celle-ci a une voix au timbre agréable et rassurant. D'une voix à peine audible, je lui réponds :

- Oui.
- Tu sais, continue-t-elle, pendant nos séances, on ne parlera pas juste de ta maman. Nous allons surtout parler de musique. Est-ce que cela te plairait?

Je hoche la tête timidement.

- Quel est ton style de musique préféré?

Je prends quelques instants pour réfléchir à sa question. Quel est donc mon style de musique préféré? Papa me fait écouter beaucoup de musique classique. Mais j'aime aussi beaucoup écouter ses disques qui datent des années 90. La musique que j'entends à la radio me plaît aussi beaucoup. Après un moment de réflexion, je lui réponds :

- Je n'ai pas de style préféré. J'aime un peu de tout. Je crois que mon choix de musique dépend surtout de comment je me sens. J'écoute beaucoup de musique classique, j'aime aussi Céline Dion, Adele, Beyoncé...
- Voudrais-tu apporter tes disques compacts préféré lors de notre prochaine rencontre? On pourrait les écouter ensemble.

Bien que perplexe, je secoue vigoureusement la tête. La madame m'affiche alors un grand sourire que je lui renvoie timidement.

La séance ne s'est pas déroulée comme je me l'étais imaginée. Lors de celle-ci, maman n'a pas été mentionnée et je n'ai pas eu à me répéter une fois de plus. Je sens que je ne suis plus seule désormais. En aucun moment, la madame ne m'a fait sentir comme si je me faisais interroger. Elle ne prenait pas de notes pendant que je parlais. Nous avons une vraie conversation, et pour la première fois, je sentais que l'on m'écoutait vraiment.

Le lendemain, je choisis minutieusement les disques que je veux apporter avec moi à la séance de musicothérapie. Je déniche de la bibliothèque de papa l'album de Lara Fabian *I Will Love Again*. J'apporte aussi avec moi *Doo-Woops & Hooligan* de Bruno Mars et *Loud* de Rihanna.

En venant me chercher dans la salle d'attente, je vois la musicothérapeute sourire à la vue des trois disques que je serre contre ma poitrine. En arrivant à son bureau, je m'assois, comme hier, sur le divan, et elle vient prendre place à mes côtés. Celle-ci me demande en souriant :

- Comment vas-tu aujourd'hui?
- Je vais bien, merci. Et vous?
- Oui, merci, me répond-elle avec un sourire qui s'élargit encore plus.

La musicothérapeute est toujours très souriante. De mes huit ans de vie, je ne crois pas que j'ai déjà rencontré une autre personne qui sourit autant. Pourtant, je ne peux m'empêcher de me demander s'il y a quelque chose de cachée derrière ses grands sourires qui inspirent tout de suite la confiance. Étant la petite fille bien élevée que je suis, je lui retourne la question, mais en réalité, toutes les formules de courtoisie que les adultes utilisent, sont-elles vraiment sincères? « Ça va? Et toi? Oui, merci. » Cependant, est-ce que ça va vraiment? Peut-être que oui, peut-être que non. Même

quand ça ne va pas, il y a toujours cet automatisme de répondre « Ça va », car pour dire vrai, personne ne veut vraiment connaître tous les détails de la vie de l'autre. On se contente donc tout simplement de répondre « oui, ça va », sans s'étaler sur les détails, et de reposer la même question pour paraître concernée de l'état de l'autre. À l'école, on collectionne les autocollants bonhommes sourires lorsque l'on réussit bien une activité. De ce que je vois, les adultes s'en sont inspirés, parce qu'on dirait que ceux-ci deviennent le bonhomme sourire en se le collant au visage. Peut-être est-ce pour se donner mine de bien faire, pour se convaincre qu'ils réussissent toujours aussi bien l'activité. Moi, lorsque l'on me demande comment je vais, j'aimerais bien dire ce qui se passe dans ma tête, mais je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours l'impression que la personne qui me pose la question s'en fiche, donc je me retiens.

- Aujourd'hui, Kyra, je te propose d'écouter une ou deux de tes chansons favorites. Est-ce que cela te va? me demande la musicothérapeute, interrompant court à mes pensées.

Je hoche la tête et sans attendre son signal, je me lève du divan pour aller insérer mon disque dans le lecteur situé à côté de moi.

On the first page of our story

La voix de Rihanna est la première chose que j'entends lorsque la chanson commence. Celle-ci est suivie d'un accord en Mi mineur joué au piano. Je reprends ma place sur le divan et en me rasseyant, je fixe mes pieds qui sont suspendus dans le vide. Je ne peux m'empêcher de ressentir un pincement au cœur. Avant, c'était maman qui s'assoyait à mes côtés pour écouter de la musique avec moi. Mais depuis ces dernières années, c'est comme si ces moments n'avaient jamais existé; je venais de me réveiller seulement pour réaliser que c'était seulement un rêve. Un très beau rêve. Papa essaye de combler le plus possible le vide en moi en remplissant aussi le rôle de maman, mais ce n'est pas la même chose. Lorsque papa rentre du travail, je

vois bien qu'il est fatigué, mais celui-ci fait quand même l'effort de s'asseoir avec moi pour faire ce que maman ne fait désormais plus.

Dans la chanson, Rihanna a une voix rauque et utilise surtout sa voix de poitrine lorsqu'elle chante. Celle-ci n'a pas une voix extraordinaire, ce n'est pas la meilleure chanteuse au monde au niveau de techniques vocales. Toutefois, à mon avis, la meilleure chanteuse au monde n'a pas nécessairement la voix la plus forte, la plus puissante, elle n'a pas besoin de chanter comme Whitney Houston. Une bonne chanteuse est une artiste capable de transmettre des émotions à travers sa musique. Sa musique doit pouvoir véhiculer un sens, un message, pour qu'une personne qui l'écoute puisse reconnaître quelque chose de personnel. Quelque chose qui est propre à elle. Et je trouve que Rihanna a parfaitement réussi avec sa chanson *Love The Way You Lie*. En écoutant la chanson, je ne peux m'empêcher de murmurer les paroles « *The future...bright... turned out so evil... still surprised...* »

La chanson se termine en un écho avec les mots *I love the way you lie*.

Lorsque la musique s'arrête, je relève lentement la tête pour regarder la musicothérapeute. Ce que j'arrive à déceler dans son regard me soulage. Celui-ci n'est pas rempli de pitié comme je le craignais, mais plutôt de compassion et surtout, de curiosité.

- Tu as une jolie voix, ma belle. Pourquoi veux-tu la cacher? me dit-elle doucement. On va refaire jouer la chanson et cette fois-ci, pourrais-tu chanter en même temps que la chanteuse? Fait comme si c'était toi la chanteuse qui donne tout ce qu'elle a.

Sans attendre une seconde de plus, celle-ci pèse sur un bouton du lecteur et la musique retentit une seconde fois. J'essaie de faire ce que la madame me dit, mais je n'y arrive pas. Je n'aime pas chanter toute seule, et en plus, devant une inconnue. Rihanna continue à chanter, tandis que moi, je m'enfonce de plus en plus.

But you'll always be my hero

Soudain, j'entends la musicothérapeute chanter avec moi. Je crois qu'elle devine ma gêne. En redressant ma posture, je la remercie du regard.

*Just gonna stand there and watch me burn
But that's all right because I like the way it hurts
Just gonna stand there and hear me cry
But that's all right because I love the way you lie
I love the way you lie
Oh, I love the way you lie*

Rendue au refrain, je sens beaucoup plus de puissance dans ma voix. Je ne chante jamais à la maison. C'est la première fois que je m'entends chanter et je dois donner raison à la musicothérapeute, ma voix n'est pas mal du tout.

La chanson se termine et cette fois-ci, en regardant la madame de nouveau, je ne peux m'empêcher de lui sourire. Pas un sourire forcé, comme je suis habituée de le faire. Un sourire rempli de joie, de reconnaissance et, c'est bien nouveau, un sourire rempli de fierté.

- Kyra, je suis touchée par la beauté de ta voix et, surtout, de te voir chanter avec tant de confiance. On dirait que tu es une nouvelle personne lorsque la musique s'imprègne en toi.
- Personne ne chante à la maison. Avant, c'était maman qui chantait et moi, je l'écoutais. Papa non plus ne chante jamais.
- Tu sais, la musique est un excellent moyen pour s'exprimer et de sortir de soi-même. Tout semble changer lorsque l'on fait de la musique; on est tellement absorbé par celle-ci qu'on oublie ce qui est autour de nous.
- Souvent, à la maison, j'aime m'installer dans mon lit et ne rien faire pour seulement écouter de la musique. Je me sens bien dans ces moments-là.

- C'est très bien ce que tu fais là. Écouter des artistes s'exprimer à travers leur musique peut t'aider à traverser des moments difficiles parce qu'eux aussi veulent communiquer avec toi au travers de leur art. On se sent moins seul ainsi.

Un moment de silence s'ensuit où ni la musicothérapeute, ni moi ne parlons. Je suis absorbée par mes pensées. La musicothérapeute a raison. Je crois bien que la musique est un langage universel. Elle est propre à l'humain et est présente dans toutes les cultures du monde. On pourrait croire que chacune a ses propres codes et utilisations et pourtant, on retrouve entre elles des similitudes qui dépassent bien souvent les barrières imposées par la langue. Que ce soit de la musique indienne, française ou anglaise, la musique reste de la musique. Elle est un langage commun à tous les êtres humains et nous pouvons tous communiquer entre nous à travers celle-ci.

La musicothérapeute finit par briser le silence qui s'est installé dans la pièce en disant :

- Peut-être qu'un jour, toi aussi, tu seras capable de faire vivre des émotions aux personnes qui t'écoutent jouer de la musique.
- Oui, un jour, lui réponds-je en souriant.

Greensleeves

La musicothérapeute a dû discuter avec papa de notre dernière rencontre, car quelques jours plus tard, pendant que je suis en train de lire dans mon lit, j'entends quelqu'un frapper à la porte de ma chambre. Papa apparaît dans le cadre de porte et s'avance dans ma chambre, faisant craquer le plancher en bois. Il s'assoit au bord du lit.

- J'ai entendu dire que tu aimes beaucoup la musique. Est-il vrai que tu voudrais peut-être apprendre à jouer d'un instrument? me questionne-t-il.

J'ai un peu peur de sa réaction. Papa ne fait pas de musique bien qu'il aime en écouter. Je ne sais donc pas s'il serait partant à l'idée de m'entendre en jouer à longueur de journée.

- Euh... je... je ne sais pas, dis-je en bégayant.

Je rajoute tout de suite :

- La musicothérapeute m'a dit que faire de la musique pourrait être amusant, mais je ne suis pas obligée d'en faire.
- Et toi? Aimerais-tu jouer un instrument?

Après un moment d'hésitation, je lui réponds d'une petite voix :

- Je crois que oui. La madame m'a dit que je chante bien...
- Donc tu veux chanter?

Je vois que le visage de papa se rembrunit. Il ne semble pas très enthousiaste à l'idée de considérer ma voix comme un instrument de musique.

- Non, pas nécessairement, m'empresse-je à dire. J'aime tous les instruments de musique. Si je décidais de commencer à en apprendre un, il faudrait que je prenne le temps de réfléchir pour bien choisir.

Papa hoche la tête d'un signe approbatif. Celui-ci se lève de mon lit pour se diriger vers la porte. Je le suis du regard, ne sachant pas quoi faire ou quoi dire. Est-il fâché? Devrais-je dire quelque chose? Cependant, avant de franchir la porte, papa s'arrête net, et en se retournant vers moi, celui-ci dit en souriant :

- Suis-moi, Kyra. Je veux te montrer quelque chose.

Au sous-sol de la maison, il y a ce grand étui en cuir noir et rigide. Il se trouve là, dans un coin de la pièce, et accumule la poussière au fil des années. Il est là depuis aussi longtemps que je peux m'en rappeler. Je n'ai jamais osé demander à papa ce que c'était et quand nous étions en train de déménager, je ne croyais pas que papa l'apporterait avec lui dans la nouvelle maison. Il n'y a pas longtemps, cet étui était plus grand que moi. Les années ont passé et maintenant, je le dépasse légèrement. En descendant les marches qui conduisent au sous-sol, je vois papa ouvrir l'étui en soulevant les quatre loquets qui retiennent le couvercle. Je viens m'asseoir à côté de lui, curieuse de savoir ce qui se cache dedans. En regardant papa, je vois bien que celui-ci est fébrile. D'une voix étranglée, il commence :

- Sais-tu que depuis que nous nous sommes mariés, maman et moi, je ne l'ai jamais retouchée?

En relevant le couvercle, papa, yeux fermés, hume cette odeur du passé qui s'en échappe. À ma grande stupéfaction, j'y découvre une guitare. Je ne savais pas que papa en avait une. Y a-t-il d'autres choses que je ne sais pas sur lui? En prenant une grande inspiration, papa poursuit :

- J'emportais ma guitare avec moi partout où j'allais pendant mes années d'étude sur les différents campus des universités. Elle a été une compagne fidèle. Elle m'a aidé à garder un certain équilibre mental et à passer au travers des moments de fatigue et de découragement. Et surtout, elle a comblé des moments de grande solitude creusée par de longues heures d'études. La

guitare m'a aidé pendant cet épisode de ma vie. Quand je pratiquais régulièrement, j'ai remarqué que ma mémoire était meilleure, mon niveau de stress était tout à fait gérable, et je me sentais détendu et plus confiant dans mes études et lors des périodes d'examens.

- Je ne savais pas que tu jouais de la guitare. Pourquoi as-tu attendu si longtemps avant de me le dire? lui demande-je.
- Quand j'ai rencontré maman, de nouveaux rêves sont nés. Mon passé d'étudiant, mes années sans encrage, ma solitude se sont volatilisées. Ma vie a pris une nouvelle direction. Et il en est un rêve qui se concrétise quand tu es arrivée dans nos bras, dans notre cœur comme un cadeau tombé du ciel. J'étais déjà comblé. Peu à peu, la guitare n'avait plus vraiment sa place dans ma vie, dit-papa avec une certaine nostalgie.

Ses yeux remplis d'espoirs me regardent et ses lèvres s'étirent pour afficher un mince sourire. Sans tarder, papa se positionne, la guitare appuyée contre ses jambes. Et sans dire un mot, il se met à gratter les premiers accords de *Greensleeves*. La guitare, émet un beau son chaud, chantant la mélodie. Au fur et à mesure qu'il joue, je sens mon étonnement s'élargir. Comment aurais-je pu me douter qu'il était capable de faire sortir de si beaux sons de cet instrument en bois? Sa musique m'hypnotise ; je ne peux m'empêcher de regarder les doigts agiles de papa qui, d'une façon ou d'une autre, arrivent à faire revivre cet instrument, seulement en y pinçant les cordes. Je me laisse bercer par la musique.

Mais bientôt, papa s'interrompt brusquement, coupant court à mon élan.

- Pourquoi t'interromps-tu? Tu ne veux pas jouer jusqu'à la fin? lui demande-je surprise de cet arrêt au beau milieu de la pièce.
- Tu vois, cela doit faire bientôt vingt ans que j'ai touché à la guitare. Je crois que je suis un peu rouillé, répond-il en ricanant tristement.

En soupirant, celui-ci range la guitare dans son étui en faisant résonner le bruit métallique des loquets quand ces derniers se rabattent. Je suis un peu déçue, car j'aurais voulu qu'il continue à jouer. Je ne savais pas que papa était aussi un musicien. Sachant désormais cela, j'éprouve une grande envie d'apprendre à jouer de la musique. Peut-être qu'à la place du chant, je pourrais jouer de la guitare. Je pourrais faire comme papa.

- Maintenant, j'ai une surprise pour toi. Ferme tes yeux et ne les ouvre pas avant que je te le dise, dit papa en se retournant vers moi.

Quoique perplexe, je suis aussi curieuse et j'ai hâte de voir ce qu'il a à me montrer. Je ferme mes yeux aussitôt et j'attends. J'entends le bruit de ses pas qui s'éloigne, qui s'arrête quelques secondes, et qui se rapproche de nouveau de moi. Papa est à côté de moi maintenant.

- C'est bon, tu peux ouvrir les yeux.

Je les ouvre lentement. La première chose que je vois, c'est le grand étui de guitare qui n'a pas changé de place. Cependant, je remarque qu'il y a un autre étui, quoique beaucoup plus petit que celui de papa, qui entre en scène.

- Ah! Une petite guitare pour moi! m'exclame-je. Je peux l'ouvrir?
- Oui, ouvre-le. C'est pour toi. Mais ce n'est pas une guitare ; c'est un violon. Et bientôt, je suis convaincu que tu seras capable de jouer de très jolies mélodies sur ton violon. Si tu le veux, bien sûr.

En sortant le violon de son boîtier, je ne peux m'empêcher d'admirer ce bel instrument en bois luisant. Sa surface fraîchement vernie reflète la lumière du plafond et une odeur de bois fraîchement coupé me chatouillent les narines. Avec mon index, j'effleure les cordes du violon faisant résonner quatre sons différents. D'une voix à peine perceptible, je chuchote :

- Oui, je veux.

Je sens un flot de bonheur parcourir mon corps en entier. Jusqu'à maintenant, j'écoutais les autres jouer de la musique. Je me laissais emporter par les sons qu'ils produisaient, et au fond de moi, je crois bien que j'enviais leur façon de pouvoir s'échapper de la réalité en se laissant transporter par leur propre musique, une musique qu'ils créaient eux-mêmes. Mais maintenant, avec mon nouveau violon, c'est à mon tour d'émouvoir. C'est à mon tour de communiquer avec les autres les sentiments que je ressens, c'est à mon tour de m'envoler.

Toxins

Depuis ces derniers temps, maman sème la tempête dans la maison. Ses crises et sa rage sont aussi imprévisibles que violentes ; elles sont inouïes. Cette domination soudaine et calculée paralyse papa, et il ne fait rien pour l'arrêter, il est impuissant. Lorsque j'arrive de l'école, papa n'est pas encore rentré du travail. Je vais donc directement dans ma chambre de peur de croiser le chemin de maman. Je m'enferme toute seule et je pratique mon violon. En me tenant occupée, j'évite maman le plus possible, il y a donc moins de chance que la bombe explose. J'ai peur et je me sens seule et vulnérable lorsque papa n'est pas là. Et pour oublier cette peur, je sors mon violon de son étui. Je pratique encore et encore afin d'oublier le plus possible. Lorsque mon violon résonne et chante, je ne sens plus ni la peur, ni la solitude.

Ce soir, c'est mon concert de Noël. Papa et moi sortons de la maison sous les hurlements de maman. Je monte dans la voiture et en la faisant démarrer, papa me permet de m'échapper de cet enfer. En m'éloignant de la maison, je laisse mes peines et mes tracas loin derrière moi. Ils ne peuvent pas me suivre, je ne veux pas les laisser franchir les murs de la maison.

Je suis assise sur la banquette arrière de la voiture, mon violon sécurisé entre mes deux jambes. Devant moi se trouve le siège passager où jadis, se trouvait maman chaque fois que nous étions sur la route. Papa conduit. Aucun de nous deux ose briser le silence qui règne dans la voiture. Perdue dans mes pensées, je repense à la scène qui vient de se produire.

– Ta fille est une bonne à rien! Elle ne fait pas ce que je lui dis et elle passe ses journées, enfermée dans sa chambre à grincer sur son violon! hurle maman.

Tout en essayant de ne pas écouter ce qui se passe à l'extérieur, je me prépare tranquillement dans ma chambre pour mon concert. Debout devant le miroir, j'essaie

tant bien que mal de me faire une tresse avec l'élastique que je tiens dans la main, tout en me rappelant de ce qu'Anaïs m'avait montré à l'école.

- Tu ne sais pas comment faire une tresse, Kyra? Ta maman ne t'a pas montré comment? me questionne Anaïs, surprise de ma demande.
- Euh... oui, oui, elle m'a montré, bafouille-je, mais je ne me souviens plus comment.

À vrai dire, non, maman ne m'a jamais montré comment m'attacher les cheveux. Au contraire, elle me les tire. Elle se fiche complètement de moi. Cependant, comment expliquer cela à Anaïs?

- Passer la mèche droite au-dessus de la mèche du milieu, passer la mèche gauche au-dessus de la mèche du milieu, me répète-je en face du miroir, tout en essayant de synchroniser ce que je dis avec ce que je fais.

Tout à coup, je vois la porte de ma chambre s'ouvrir avec une telle brutalité que j'en sursaute. Ma tresse, à peine commencée, se défait instantanément. Une créature dont les yeux semblent lancer des éclairs apparaît devant moi. Elle semble me parler mais je me bouche tout de suite les oreilles pour atténuer les hurlements qui me sont adressés. Je n'entends pas. Je ne veux pas entendre. Elle s'approche dangereusement de moi. Je recule jusqu'au fond de ma chambre jusqu'à heurter le mur. Je suis prisonnière, je n'ai nulle part où aller. Je ne peux pas m'échapper; je suis prise au piège. Je déteste me retrouver dans ce genre de situation, car le sentiment d'appréhension me tue à petit feu. Lentement certes, mais sûrement. Ma respiration est saccadée, j'ai les mains moites. De milliers de questions me traversent l'esprit pendant ces quelques fractions de secondes où la bête sauvage s'arrête à ma hauteur. Est-ce que ça va faire mal? Où va-t-elle frapper cette fois? Je vois ses bras gesticuler dans tous les sens. Vont-ils s'abattre sur moi? Je n'ai pas la force et le courage de me défendre contre maman. J'ai peur. Je suis une peureuse. Chaque fois, je me contente de me recroqueviller sur moi-même et d'attendre qu'elle ait fini de se

défouler. Je baisse la tête et je ferme les yeux. C'est l'angoisse. Ce sera bientôt fini. Oui, bientôt.

– Sors de ta chambre tout de suite!

Parmi les cris, j'arrive à percevoir la voix de papa. Je relève la tête et je vois que celui-ci est aussi dans ma chambre et a maîtrisé maman. Sous le regard menaçant de maman, je fais ce qu'il me dit et je me faufile entre mes deux parents pour m'enfuir loin de cet enfer.

J'appuie ma tête contre la vitre givrée et je regarde le paysage blanc d'hiver filer sous mes yeux. Des larmes silencieuses coulent le long de mon visage, tandis que nous filons droit vers l'horizon. Je suis faible, car la seule pensée de ce qui vient de se passer à la maison me fait mal. Chaque fois que le monstre refait surface, je ne peux m'empêcher de pleurer. Cela me fait de la peine de voir que maman ne m'aime pas, cela me fait de la peine qu'elle ne me supporte pas. Elle n'appuie pas ce que je fais à l'école et dans la musique, et cela me brise le cœur. Et maintenant, elle n'est pas dans l'auto avec papa et moi. Pourquoi maman n'est-elle pas là? Je me sens seule. Cela me serre la gorge, le cœur, les entrailles. Cette douleur tenaille me fait plus mal encore que lorsqu'elle me frappe et me tire les cheveux pour me jeter à terre. Et cela me fait plus mal encore quand je vois que papa doit aussi endurer ce calvaire avec moi. Qu'avons-nous fait à la vie pour avoir mérité cette souffrance?

I overthink until I can't open up

So we just lay here fading into our thoughts, oh

You say you're okay but I know that you're not, no, you're not, oh

But me either

Depuis quelques minutes que nous roulons dans cette atmosphère lourde et soudainement, la voix de papa brise le silence pesant et glacial :

- Kyra, papa a le cœur brisé de te voir peinée. Comme il doit être difficile pour toi de comprendre et d'accepter que ma femme ne se comporte pas comme une épouse, et surtout, comme une mère. Tu dois te demander sûrement pourquoi elle t'inflige inutilement la souffrance et la douleur. Sais-tu que tu es une fille très brave et très forte? Je sais que tu as peur, moi aussi. Mais sache que le courage n'est pas l'absence de la peur. Le courage et la force, c'est oser rêver et oser croire à un lendemain meilleur. Travaillons jour après jour pour y parvenir, tu veux ?

Oui, le courage n'est pas l'absence de la peur. Même si j'ai peur, je m'en sortirai un jour. Ce qui s'est passé, on ne peut pas l'effacer et cela fait partie de l'histoire. Il doit servir le point d'un nouveau départ. Ce qu'on peut toujours changer, c'est le futur. C'est ce que je fais maintenant, je dessine mon avenir.

- Ce soir c'est toi qui joues; tu es l'actrice et non pas la spectatrice. Et je suis sûr que tu vas bien jouer. Aie du plaisir, et mets de l'amour dans ce que tu fais. Tu as travaillé très fort ces derniers mois et je tiens à te dire que je suis très heureux d'assister à ton concert. Papa est fier de toi.

Ses mots sont comme un souffle qui me gonfle et qui me revigore.

Ce soir, je vais chanter dans la chorale et je vais jouer du violon. J'ai travaillé fort mon répertoire de musique depuis le début de l'année et maintenant, je me sens prête. C'est le temps de partager ma passion avec les autres. La musique est ma passion, car elle me protège. Que ce soit en chantant ou en jouant du violon, je me laisse transporter par celle-ci, et je n'ai plus peur de rien, je n'ai plus peur de maman.

Nous aurons

J'attends mon tour avec nervosité dans les coulisses. Cette année, je suis celle qui conclus le concert. Au fur et à mesure que les élèves finissent leurs pièces, ceux-ci quittent la scène et passent devant moi.

- Bonne chance, Kyra! Je suis sûre que tu vas bien jouer!
- J'ai hâte de t'entendre jouer, bonne chance!
- Merci! réponds-je en souriant.

Toutefois, je ne sais pas pourquoi, mais avant d'entrer sur scène, je sens un vide au fond de moi. Lorsque mon nom est annoncé dans le micro, j'avale difficilement ma salive et je me dirige vers le faisceau de lumière diffusé par le projecteur.

Je suis seule sur la scène. Prenant une profonde inspiration, je cale mon violon sous mon menton.

- Pour toi, maman, chuchote-je à moi-même.

Je ferme les yeux pour me concentrer ; la musique déploie ses ailes et j'oublie tout : les cris imprégnés dans ma tête se taisent. La musique émeut ma vie. Elle suscite des émotions, éveille des sentiments chez moi. Je me laisse emporter par celle-ci et je lui réponds. Je me perds tout entière dans ces notes cristallines qui s'égrènent et se fondent en un chapelet fragile, mais incomparable. Solidaires, elles flottent dans l'espace et cette musique, cadeau destiné d'abord au public, devient un cadeau que je m'offre à moi-même.

Une peureuse, peut-être, mais pas une bonne à rien. Je déroule la mélodie, aussi familière que la voix encourageante de papa ou l'odeur du bois de mon violon, jusqu'à sa conclusion inévitable. La parenthèse enchantée se referme, j'autorise l'archet une dernière fioriture et je le lève en l'air.

Je me tourne vers le public, impatiente de voir la réaction de maman et de papa. Toutefois, sous les applaudissements des spectateurs, mon regard tombe tout de suite

sur papa, puis sur la chaise vide à côté de celui-ci. Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant que je jouais, mais j'étais convaincue que d'une façon ou d'une autre, maman me regardait aussi. D'une façon ou d'une autre, même si elle n'était pas dans la voiture avec moi à l'allée, elle avait réussi à trouver un moyen pour se rendre à l'école pour écouter sa fille jouer du violon. J'avais tort.

En sortant de scène, j'aperçois ma professeure de violon dans les coulisses. Celle-ci me sourit. De son regard, je devine qu'elle est fière de moi ; j'ai bien joué. À l'école, je suis dans le groupe qui fait partie du programme intensif de musique. Cela veut dire qu'en plus des cours académiques, j'ai des cours de chant, de violon, de danse, de littérature musicale et de théorie. L'école est le seul endroit où je peux finalement être moi-même. Durant ces quelques heures hors de la maison, je peux enfin me consacrer entièrement à la musique sans me soucier de rien, sans me soucier qu'une tornade éclate près de moi.

*Nous aurons des corbeilles pleines
De roses noires pour tuer la haine
Des territoires coulés dans nos veines
Et des amours qui valent la peine.*

- Tout le monde, arrêtez! Ça ne marche pas! Les altos, vous ne chantez pas assez fort et les sopranos, vous avez tendance à baisser en fin de phrase. Et Kyra! crie Mme Constance, la chef de cœur.

Toutes les têtes se retournent vers moi.

- Ce n'est pas un solo, tu chantes dans une chorale! Arrête de chanter et écoute les autres pour un instant.

À ce moment-là, j'ai envie de m'enterrer sous terre tellement je suis mal à l'aise. Je me rassois sur ma chaise, tout en prenant bien soin de ne pas montrer mon visage

rougis par la gêne. Pour la première fois de ma vie, la musique me fait ressentir autre chose que le bien-être. J'ai peur, j'ai honte, et surtout, je suis en colère contre madame Constance de m'avoir humilié en public.

La chorale reprend. Toutes les voix s'unissent de nouveau pour former deux mélodies distinctes. L'une est grave, tandis que l'autre est aigue. Maintenant que je ne chante pas, je remarque peu à peu les autres voix. Rose, de sa voix haut perchée, chante un peu faux, et tiens, est-ce que Timothée chante vraiment? Ou fait-il seulement bouger ses lèvres?

La cloche sonne, signe que la classe est finie. Cela veut aussi dire que je dois rentrer chez moi.

Je me dirige vers la sortie en compagnie de Sierra. Avant de franchir la porte, j'entends madame Constance m'interpeller :

- Kyra, reste ici quelques minutes. J'ai à te parler.

Sierra et moi nous échangeons un long regard sous-entendu.

- Je t'attends à la sortie de l'école, me chuchote-t-elle à l'oreille avant de sortir de la classe.

Je me retourne et je m'avance timidement vers le bureau de Madame Constance. Quand j'arrive à sa hauteur, je n'ose pas la regarder dans les yeux. Cette vieille femme n'aime pas les enfants et cela paraît. Toujours en train de crier après ses élèves, elle n'a jamais une seule fois eu un mot d'encouragement à notre égard. Elle nous réprimande tout le temps.

- Comprends-tu pourquoi je t'ai demandé de ne plus chanter durant la répétition? me demande-t-elle d'un ton brusque.
- Oui, madame, lui réponds-je en fixant mes pieds.

En fait, non, je ne comprends pas. À la place de m'humilier devant toute la classe en me demandant d'arrêter de chanter parce que je nuis à la chorale, ne pouvait-elle pas juste me demander de chanter moins fort?

- Et pourrais-tu me dire ce que tu as remarqué chez tes camarades de chœur lorsque tu n'étais pas aussi absorbée par ta propre voix?

J'ai envie de pleurer à l'entendre me parler ainsi, mais je me mords la lèvre pour m'empêcher de me laisser aller. Maman est déjà là pour abaisser mon estime. Je n'ai pas besoin d'une autre personne pour faire ce que maman fait déjà si bien. En essayant de contrôler les tremblements dans ma voix, je lui réponds :

- Je trouve que les altos ont tendance à ralentir, le tempo n'est pas constant, et une des sopranos, Rose, chantent un peu faux. Aussi, je crois que Timothée ne chante même pas. Il ne fait que bouger ses lèvres.

Je sais que ma réponse ne lui plaira pas, car celle-ci déteste lorsque l'on joue au professeur. « Vous êtes là pour écouter et pour apprendre. Ne venez pas faire le snob devant moi en critiquant mon enseignement. » Mais que veut-elle? Quand je ne chante pas, j'écoute les autres, et en écoutant, je remarque les défauts que nous avons encore à améliorer dans la chorale. Je relève la tête lentement, car j'appréhende sa réaction, d'autant plus qu'elle ne m'a pas encore répondu. À ma grande surprise, celle-ci est en train de me sourire quand je lève les yeux pour la regarder.

- Tu vois, Kyra, aurais-tu pu remarquer ces détails si tu étais en train de chanter? me répond-elle d'une voix plus douce cette fois-ci.

Je fronce les sourcils.

- Non, mais...
- En réalité, m'interrompt-elle, je ne veux pas avoir à te dire que tu chantes trop fort. Tu as un don en musique, Kyra. Ta voix est puissante et lumineuse, des qualités dont tu as besoin pour être une excellente chanteuse. Et j'ai entendu ta prestation au violon lors du concert, tu as du talent.

Je baisse la tête, gênée par ses louanges. C'est la première fois que quelqu'un me dit que j'ai du potentiel pour aller loin en musique. D'autant plus que cela vient de

madame Constance. Cela fait du bien d'entendre des mots d'encouragement après toutes ces années à entendre dire encore et encore que je suis bonne à rien.

– Mais en chorale, poursuit-elle, on ne peut pas chanter chacun pour soi. Tu as aussi besoin d'écouter les autres. Même si une seule personne chante comme un rossignol, la chorale ne sonnerait pas parce qu'on a besoin d'une contribution égale de la part de chaque choriste. Comprends-tu?

– Oui, madame, lui réponds-je, les yeux humides.

Mes larmes coulent le long de mes joues. Je ne peux plus les retenir. Toutefois, ce ne sont pas des larmes de tristesse. Ce sont des larmes de soulagement, d'espoir.

Imagine

Depuis maintenant quelques mois que je suis acceptée au Conservatoire de musique de Montréal. Le conservatoire est seulement la meilleure école de musique au Québec, il y a donc beaucoup de compétitions entre les étudiants. Et les professeurs, que dire sur eux? Tous aussi terrifiants les uns que les autres. Ils nous poussent à développer notre plein potentiel, mais cela vient aussi avec ses inconvénients. La pression exercée sur nous est tout simplement immense ; ils nous répètent constamment que notre place n'est pas garantie, et que personne n'est indispensable. En d'autres mots, ce qu'ils veulent vraiment nous dire, c'est qu'on pourrait se faire expulser du conservatoire à tout moment si on n'atteint pas leurs exigences.

Le programme de musique à mon école était devenu trop facile. Ayant commencé le violon à six ans, j'avais déjà une longueur d'avance sur les autres puisque le programme commençait à l'âge de huit ans.

Mon admission au conservatoire signifie donc que je vais désormais me mesurer à des jeunes musiciens du même calibre que moi, et même très souvent, meilleurs que moi. Mais c'est cette compétition qui me pousse à toujours essayer de me dépasser.

Mon admission au conservatoire ne peut pas arriver à un moment meilleur. La discipline que je m'impose pour ma pratique me permet de ne penser à rien d'autre chose que le violon et à la voix grincheuse de madame Aubé qui répète sans cesse :

– Beau son, Kyra! Ton violon sonne comme si tu écrasais une perruche!

J'ai tellement peur des réactions de madame Aubé si je ne performe pas que cela me motive à pratiquer davantage. Aussi, je veux donner le meilleur de moi-même et je ne veux certainement pas qu'un autre élève prenne ma place au conservatoire. Papa m'accompagne chaque jour dans ma pratique et me pousse toujours à me dépasser.

Madame Aubé aussi me pousse, mais c'est ce que je veux, je leur en suis reconnaissante.

Malgré les crises et les insultes de maman à mon égard, je m'enferme dans ma chambre et je pratique. Je pratique afin que les peines accumulées pendant toutes ces années soient repoussées au tréfonds de mon cœur. Et en quelque sorte, j'arrive à les oublier. En me noyant dans la musique, je crois que je réussirai à les oublier pour toujours.

En plus du conservatoire, je continue aussi le programme de musique intensif, mais pour dire vrai, mes cours de musique à l'école m'ennuient un peu. Tout est trop facile. Tout ce que j'apprends, je l'ai déjà appris au conservatoire. À l'école, j'enchaîne compétitions après compétitions, et je gagne à tout coup. Je sens que les élèves de ma classe sont en admiration devant moi.

- Wow, Kyra! Tu es tellement bonne!
- Comment fais-tu pour aussi bien jouer? J'aimerais tant avoir ton talent!

Le talent. Une chose très particulière. Tout le monde est né avec du talent. Qu'est-ce qui fait qu'une personne soit meilleure que d'autres? Est-ce le talent? C'est ce que je croyais avant d'entrer au conservatoire. J'ai du potentiel, mais je sais que l'élève en face de moi est bon lui aussi, peut-être même meilleur, chose que l'on ne veut surtout pas si l'on tient à notre place dans cette institution de musique. À l'école, on me dit que c'est parce que je suis naturellement douée en musique que je suis aussi bonne. Madame Aubé m'a bien prouvé le contraire.

- Il n'y a pas de recettes magiques pour arriver à être une bonne violoniste. Oui, tu peux être née avec du talent, mais ce qui fait que tu te démarques des autres, c'est la pratique. La pratique encore et encore. Lorsque tu es chez toi, je ne veux pas que tu *joues* du violon. Ce serait trop facile. Je veux que tu *pratiques* ton violon. Vois-tu la différence? Personne, même pas moi, ne pourra t'aider à percer en musique si tu ne mets pas l'effort qu'il faut. Un

musicien peut bien avoir du talent et avoir le meilleur professeur au monde, mais s'il ne pratique pas, on ne peut rien y faire. Compris? me sermonne madame Aubé.

– Oui, madame, réponds-je, les yeux rivés sur mes souliers.

Je déteste me faire réprimander par madame Aubé. Lorsqu'elle est fâchée, il y a quelque chose dans son air qui est terrifiant. C'est toujours le même regard, un regard glacial et interdit, au point où personne n'ose la regarder de peur de faire face à face avec ses yeux. Dans ces moments-là, je hoche la tête pour signifier mon approbation et je prie pour que les prochains cours se passent mieux pour qu'à la fin de la session, ma place ne soit pas prise par un autre élève.

– Aujourd'hui, nous allons visiter une chorale composée de jeunes enfants malentendants à l'hôpital Sainte-Justine, nous annonce madame Constance à la fin de la classe. Je sais que je vous répète constamment que vous ne chantez pas comme une chorale devrait sonner. N'oubliez pas ce que je vous ai dit, mais je veux aussi vous montrer que la musique est accessible à tout le monde. Même ces enfants qui n'entendent peut-être jamais aucune note sortir de leur bouche sont capables de se rassembler dans un seul but : faire de la musique.

Je vois que tous les élèves de ma classe sont très enthousiastes. Cependant, je n'ai pas le cœur à la fête. Je ne peux m'empêcher de penser, que j'aurai moins de temps pour pratiquer mon violon.

En entrant dans le bâtiment de l'hôpital, une odeur d'urine me monte tout de suite aux narines. Nous nous déplaçons à la queue leu-leu derrière madame Constance. Le plafond du vestibule est si grand qu'il capte toute mon attention. Les yeux rivés sur celui-ci, je ralentis mon allure, faisant en sorte que Sierra, en arrière de moi, me percute dans le dos, et toute la file est en quelque sorte compressée comme un ressort. Une préposée à l'accueil vient à notre rencontre pour nous conduire dans une salle

où la prestation aura lieu. Nous empruntons un long corridor ensoleillé dont le plancher poli comme un miroir réfléchit les rayons du soleil. Comme nous avançons dans ce tunnel de lumière irréel, nous n'entendons que le bruit de nos pas et les frottements de nos manteaux. Soudain, la dame s'arrête. Elle ouvre une grande porte et nous fait signe d'entrer. À notre arrivée, une vingtaine d'enfants sont assis en cercle sur le plancher. La chef de chœur, je présume, se lève promptement. Les enfants l'imitent et se placent en rangées, comme nous le faisons à l'école lors des cours de chorale. Des chaises en bois sont disposées de façon à ce que nous pouvons nous asseoir juste devant eux. Je vois les enfants de l'hôpital nous lancer de petits regards timides pendant que la chef de chœur présente sa chorale. Les élèves de ma classe leur affichent des sourires rassurants, mais à vrai dire, je n'y prête pas vraiment attention, tellement je suis concentrée à pratiquer mes pièces de violon dans ma tête. Do si-do sol la-si do si-do ré... Je pratique de mémoire mes doigtés sur l'accoudoir de ma chaise. Mon examen de violon devant jury approche à grands pas et je ne dois surtout pas avoir un trou de mémoire lors de ma prestation devant eux. Je suis si absorbée par ma pièce que je sursaute lorsque Sierra me donne un coup de coude dans les côtes. Bon, d'accord. Pour un instant, j'arrêterai de penser à mon violon et j'écouterai ce qu'ils ont à chanter, mais j'espère vraiment que la chanson sera courte. Je dois rentrer chez moi le plus tôt possible. J'ai vraiment besoin de pratiquer.

Les premiers accords au piano qui accompagne la chorale se font entendre.

Imagine there's no heaven

It's easy if you try

No hell below us

Above us only sky

Imagine all the people living for today

Imagine. Un Classique. Une ballade au piano dans le style *soft rock*. Cette chanson, je l'ai écoutée une centaine de fois. Par contre, la version chantée par le chœur de petits enfants malentendants doit être de loin la plus poignante que j'ai entendue. Techniquement parlant, ceux-ci ne chantent pas. Il n'y a pas de mélodie apparente dans les paroles. Ils ne chantent pas les paroles, ils les récitent plutôt. De cette façon, on dirait qu'ils entretiennent une conversation avec nous, tout en gardant le rythme de la chanson. En même temps, ceux-ci font des drôles de gestes avec leurs bras : ils signent les paroles. La façon dont ils l'interprètent vient bouleverser quelque chose en dedans de moi.

Ces derniers temps, avec l'arrivée du conservatoire, je me suis laissée entraîner dans le cercle vicieux de la compétitivité et de l'arrogance. J'avais peur que l'on prenne ma place, alors je me suis renfermée sur moi-même, j'ai gardé ma musique pour moi toute seule de peur de devoir affronter une autre compétition. J'avais oublié pourquoi, en tout premier lieu, j'avais décidé de faire de la musique

Imagine all the people sharing all the world

La musique est un moyen de communication ; il faut la partager. C'est une source de rassemblement collectif et de plaisir. Au conservatoire, on nous forme à performer nos pièces à la perfection. La technique doit être parfaite, le son doit être impeccable. Ce que j'écoute en ce moment n'est pas forcément agréable à l'oreille, mais c'est tout de même de la musique. Voir et entendre ces enfants chanter est merveilleux, car la musique ne cherche pas la perfection. De plus, est-il possible d'atteindre la perfection dans un art? Comment savoir si on l'atteint? Que ce soit des enfants malentendants ou le meilleur violoniste au monde, la musique interprétée par ceux-ci est aussi belle l'une que l'autre. La musique, c'est tellement plus que la technique et le son. C'est aussi l'effet rassembleur, la joie, et surtout, le moyen d'évasion : de faire et de devenir plus que soi-même.

Voices

Cher journal,

À mon école, les élèves sont divisés en trois catégories. Tout d'abord, il y a les classes enrichies du programme de musique, dont je fais partie, il y a les réguliers, comme on les appelle, qui suivent le programme du MELS, et finalement, il y a les classes spécialisées pour élèves ayant des troubles de comportement. Et aujourd'hui, les murs de l'école ont été vandalisés. Il paraît que ceux qui ont commis ces actes de vandalisme font partie d'une des classes spécialisées. En tout cas, c'est ce que madame Marguerite m'a dit sur l'heure du dîner. Je l'aidais à classer des dossiers dans son bureau lorsqu'elle m'a parlé d'une fille qui fréquente une de ces classes.

Ce qu'elle m'a dit de cette fille m'a fait beaucoup réfléchir. Zoé est arrivée à l'école lorsqu'elle était en 4^e année. Je ne lui ai jamais parlé, mais lorsque je la croise dans les corridors, il y a quelque chose dans son air qui ne nous invite pas à l'approcher. Elle a un visage qui est constamment tendu et fermé, et quand elle nous regarde de ses yeux injectés de sang, on dirait qu'elle va se jeter sur nous. À l'âge de 10 ans, elle a commencé à faire des fugues durant les heures de classes et c'est la police qui doit la ramener chaque fois. Madame

Marguerite m'a expliqué que Zoé a commencé à avoir des troubles de comportement parce qu'elle a été victime d'abus physiques et de mauvais traitements psychologiques. Son père était violent : il battait sa femme et sa fille. Naturellement, la DPJ a intervenu pour mettre des mesures de protection à Zoé. En ce moment, elle est placée dans une famille d'accueil, car sa mère n'est pas en mesure de s'occuper d'elle.

À entendre madame Marguerite me raconter tout cela, je ne pouvais m'empêcher de me demander comment Zoé, qui a le même âge que moi et qui me côtoie à tous les jours, pouvait vivre une réalité si différente de la mienne. Elle vit dans un monde de fugues et de drogues, tandis que moi, je suis dans une classe enrichie en musique, où la plupart des élèves sont assez aisés, et surtout, j'ai la chance de fréquenter le conservatoire. Au fur et à mesure que j'écoutais madame Marguerite me raconter l'histoire, j'ai commencé à me rendre compte que bizarrement, Zoé et moi n'étions pas si différentes l'une de l'autre : nous sommes toutes les deux victimes de violence familiale depuis un très jeune âge. Les deux seules différences entre nous, c'est que premièrement, la DPJ a décidé de laisser tomber mon cas puisque c'est maman qui me bat, pas papa. Et puis deuxièmement, je n'ai pas de troubles de comportement. Enfin, je crois, ou au moins, pas encore. Maintenant, la question que je me

pose, cher journal, c'est pourquoi n'ai-je pas, comme Zoé, des troubles de comportement? Nous avons à peu près subi les mêmes traumatismes, mais je n'ai pas été tentée par le monde des drogues et du crime. Au contraire, je réussis bien à l'école, j'ai des amis, et j'ai de l'intérêt pour apprendre de nouvelles choses, tandis que Zoé est sur le point de redoubler, en plus d'avoir des idées suicidaires. Cependant, n'avons-nous pas vécu la même chose? Pourquoi, alors, ne suis-je pas une enfant ayant des troubles de comportement?

Quand j'y pense, je suis contente que la DPJ ait décidé de laisser tomber mon cas. Je ne crois pas que j'aurais eu la force de passer au travers de tout ce processus de mesures de protection et de plan d'intervention. Toute ma vie, tout ce que j'ai le plus désiré, c'est de me sentir normale, d'être comme les autres. La société pense vraiment qu'en nous plaçant dans des familles d'accueil ou en nous faisant fréquenter des classes « spécialisées » pour côtoyer à tous les jours d'autres enfants à difficultés nous aidera à passer au travers nos difficultés.

À mon avis, c'est la mauvaise chose à faire. Personne n'est né « mauvais », personne n'est né avec des troubles de comportement. L'enfant est très malléable et c'est l'environnement dans lequel il grandit qui dicte comment celui-ci se comportera plus tard dans l'avenir. En nous

plaçant dans des classes « spécialisées », vous nous faites sentir comme si nous sommes des cas à part, des parias de la société, des personnes qu'il faut surveiller. Et nous grandissons en pensant que c'est le cas. Oui, nous avons eu un passé difficile et différents des autres, oui, peut-être que ce passé aura des répercussions sur notre comportement, mais nous sommes avant tout des humains. La solution n'est pas de nous isoler de la société en nous regroupant avec d'autres personnes que vous jugez « problématiques ». Nous avons besoin de nous sentir accepté, malgré ce que nous avons vécu, nous avons besoin de sentir que nous ne sommes pas des causes perdues et nous avons besoin de comprendre qu'il ne faut pas abandonner parce que la vie continue.

Ah oui, l'autre différence entre Zoé et moi, c'est que moi, j'ai eu la chance de faire de la musique. En faisant de la musique, je sens que je suis capable de faire quelque chose. Chaque fois que je progresse, je sais que même si je me suis améliorée, il y a encore du chemin à faire. Je m'efforce à pratiquer mon violon tous les jours, car je sais qu'en me réveillant le lendemain, on compte encore sur moi. Madame Aubé compte sur moi pour améliorer ce que je n'ai pas bien fait au cours précédent, mes amis comptent sur moi pour bien faire le solo qui m'a été donné à l'orchestre, et papa compte sur moi pour que je le rende fier. Je sais que ce n'est jamais la fin.

Je n'ai pas le temps de me coucher sur mon lit à contempler le plafond et à me demander à quoi sert la vie si je ne compte pour personne. Parce que pour être honnête, c'est sûrement ce que Zoé s'est demandée encore et encore à tous les jours lorsqu'elle se levait le matin pour se préparer à aller dans sa classe « spécialisée ». Elle savait qu'on avait pitié pour elle. Et elle savait qu'on essayait de « l'aider » parce qu'on pensait qu'elle était brisée. Ce qui a réellement brisé Zoé, ce n'est pas seulement le fait que son père la battait. Bien sûr, cela n'a pas aidé, mais je suis convaincue qu'elle aurait pu s'en sortir à condition qu'on l'ait aidée correctement. À vrai dire, nous sommes des couteaux à deux tranchants : pratiques si on les utilise de la bonne façon, mais aussi dangereux s'ils ne sont pas maniés par de bonnes mains. Soit on arrive à surmonter nos difficultés et nos souffrances, parce que je te l'assure, cher journal, les enfants qui réussissent à sortir de ces situations, après tout ce qu'ils ont traversé, sont prêts à affronter les autres obstacles que la vie leur présentera, ou soit on finit par craquer et sombrer dans l'oubli pour devenir des parasites de la société. Et pour en revenir à Zoé, ce qui l'a vraiment brisée, c'est le sentiment qu'elle ne servait à rien et qu'elle avait besoin d'être aidée seulement parce qu'elle était différente.

I lied, I lie awake trying to fight the voices in my head

Visions of you, racing, racing playing, it's all inside my head

i can promise u that

De l'extérieur, je suis une fille souriante et enjouée. On me dit souvent que j'ai l'air de la fille parfaite : de bonnes notes, un beau et grand cercle d'amis, des parents aimants, une belle vie.

S'ils avaient su. Les apparences sont trompeuses. Derrière cette façade, il y a cette souffrance et cette angoisse qui pèsent lourd et qui se consomment en dedans de moi. Je pleure toute seule et silencieusement, car j'ai honte : honte de pleurer devant papa et honte de pleurer tout court. Peut-être que s'il me voyait en larmes, il me dirait que je suis trop faible et que je n'ai pas de temps à perdre pour pleurer. Papa me tient sur un piédestal. Je ne peux pas le décevoir.

Depuis mon entrée au secondaire, je vois l'école d'un œil complètement différent. Pendant mes années passées au primaire, monter chaque matin dans l'autobus scolaire pour aller à l'école était à la fois un bonheur et un soulagement. J'aimais m'amuser avec mes amis et j'aimais aussi les cours. Et pendant le temps passé à l'école, je n'avais pas à côtoyer maman à la maison. Je chérissais ces heures à l'école, car elles m'apportaient la joie et elles m'évitaient bien des maux.

Papa me répète constamment que le travail et la persévérance me permettront un jour de sortir du trou dans lequel je me trouve. Et depuis toujours, je tâche d'exceller dans tout ce que je fais : je réussis bien à l'école, je reçois des bourses, je performe au violon, et plus que tout, je veux être la fille forte dont papa peut être fier. Toute seule, je supporte sur mes épaules le poids de toutes ces attentes. Maman ne compte plus. Il n'y a que papa à qui je cherche à faire plaisir. Bien qu'il ne me le dise pas tout haut, je comprends qu'il exige de moi de la réussite, de la performance, de la démarcation. Cependant, il m'arrive que de temps en temps je sens que la force d'avancer m'abandonne. Je suis une funambule qui marche sur un long fil d'acier

dont on ne voit pas les extrémités. À quoi cela sert-il de continuer à avancer sur ce fil si on ne sait pas où se trouvent le début et la fin? Pourquoi la vie ne montre-t-elle pas plus de douceur, plus d'indulgence et plus de clémence? Pourquoi ne pas juste se laisser basculer dans le vide pour enfin connaître la paix et le repos éternel?

Mais ce serait égoïste de penser ainsi. Je ne peux pas désappointer papa. Celui-ci nourrit de grands rêves qu'il porte fièrement comme un flambeau. Je suis le rêve de ses rêves. Je représente tout ce qu'il n'a pas eu la chance d'être dans son enfance. Papa, madame Aubé, mes amis, toutes les personnes qui misent sur moi, je ne peux pas les décevoir. Les exigences aussi bien que les encouragements me poussent à me dépasser. Je veux être à la hauteur de leurs attentes. Mais où se situe la limite de la perfection? Car face à la responsabilité d'être parfaite, face aux exigences de l'excellence si hautes et hors d'atteinte, je me sens impuissante.

Cependant, mon bonheur naît de la souffrance, sans laquelle, ma vie serait trop belle pour être vraie dans ce monde ; elle est bien réelle. J'aime ma façon d'être, je me sens confiante pour avancer et pour réaliser mes rêves futurs. C'est ce qui fait de moi ce que je suis. Et être ce que je suis, c'est bien dans l'ensemble. Mais c'est un peu épuisant et quelques fois, c'est difficile. Peut-être pense-t-on que je suis un rocher inébranlable, que je surmonte les difficultés quelles qu'elles soient en gardant l'équilibre. Pourtant, je prie constamment la Providence de m'épargner, car je sens que cet équilibre pourrait se rompre à tout moment.

I do my best even though I'm at my worst right now (yeah)

Running in circles I think I'm cursed right now (yeah)

I never call my dad even though I know he proud (yeah)

My mama always mad 'cause I'm always going out but

Oceans (Where Feet May Fail)

Cela arrive de temps en temps. Je ne sais jamais quand, mais je ne fais que redouter le moment venu. Et quand ça arrive, je me réfugie dans ma chambre parce que je n'ai nulle part où aller.

Bien que la porte soit fermée, les cris de haine parviennent à mes oreilles et retentissent dans ma tête. Ce sont les mêmes cris que j'entends dans mes cauchemars. Toutefois, ici et maintenant, ils sont réels. Ma peur est réelle et je tremble. Elle essaye d'ouvrir la porte en donnant des coups, mais je la retiens en poussant de l'autre sens pour qu'elle ne cède pas. Je ne peux pas laisser entrer maman, elle va me tuer. La mince porte qui nous sépare est mon seul bouclier. Papa n'est pas encore rentré. J'entends un craquement. Les pentures qui retiennent la porte soutenue sur les gonds semblent vouloir céder sous les chocs incessants. Le bois de ma porte craque : mon rempart s'affaibli et perd son pouvoir protecteur. Je pousse de toutes mes forces pour l'empêcher d'entrer, tandis qu'un flot de larmes coulent sur mon visage. Je ne pleure pas parce que j'ai mal, je pleure parce que j'ai peur. Je ne veux pas mourir, faites que cela cesse le plus tôt possible. J'ai peur. Je sais qu'un jour ou l'autre, je vais devoir l'affronter. Mais pas aujourd'hui, je n'ai pas la force, et le courage me manque. Un jour. Tout ce que je peux faire maintenant, c'est d'espérer que je puisse encore voir le jour se lever au matin et de prier que cela finisse.

Spirit lead me where my trust is without borders

Let me walk upon the waters

Wherever You would call me

Take me deeper than my feet could ever wander

And my faith will be made stronger

In the presence of my Savior

Il est une question de vie ou de mort ; je dois à tout prix garder cette porte debout afin d'empêcher l'enfer de gagner ma chambre. J'utilise toute ma volonté, ma force d'âme, mes deux mains et tout le poids de mon corps qui se conjuguent pour compenser à la colère et à la pression de l'autre côté pour tenter de repousser le démon qui enchaîne inlassablement des coups violents. C'est dans ces moments de grande détresse que l'espoir et la détermination naissent, et je me jure de triompher sur le mal. Même si le courage de regarder l'enfer dans ses yeux, de me tenir en face de lui ne vient pas, jamais je ne cesserai de pousser contre la porte : cette mince planche de salut. Jamais je ne me laisserai dominer. Le démon qui m'a porté dans son ventre pendant neuf mois peut toujours essayer de me détruire, mais jamais, jamais il ne réussira.

Ce n'est pas comme si j'avais encore cinq ans. Ce n'est pas comme si j'allais encore voir maman parce que sa présence me manque, seulement pour me faire repousser d'un coup de pied ou d'une gifle. Qui a besoin d'une maman? Moi, je n'en ai pas besoin et je vais bien. Ma maman n'était pas là pour m'emmener acheter ma première brassière. Elle ne m'a pas montré comment me servir d'une serviette sanitaire quand j'ai eu mes premières menstruations, mais j'ai appris, n'est-ce pas? Quand je suis montée sur scène pour recevoir mon premier trophée, elle n'était pas là non plus. J'ai appris à m'attacher les cheveux, à me maquiller toute seule. J'ai eu quatorze beaux anniversaires sans elle, et elle n'a jamais pris le temps de m'écrire une carte pour me souhaiter joyeux anniversaire.

Je ne l'ai pas laissé me détruire avant. Je ne la laisse pas me détruire maintenant. Et bientôt, tout cela sera du passé. J'entreprendrai de grandes études sans elle pour avoir une carrière que j'aime. J'aurai une grande famille pour être une meilleure mère et une meilleure maman qu'elle n'a jamais été. Je n'aurai pas besoin d'elle pour cela, car celle-ci ne pourra jamais m'apprendre comment aimer ses enfants.

It's my Life

Quand la réalité de mon quotidien devient lourde et étouffante, je m'en échappe un moment et je me mets à l'abris, enveloppée par le son de mon violon. Durant les quelques heures où je pratique tous les jours, j'arrive enfin à oublier ce qui m'entoure. C'est comme si pour un court instant, mes soucis disparaissent entièrement. Je ne pense à rien d'autre que le frottement des crins de mon archet sur les cordes de mon instrument, tandis que les doigts de ma main gauche courent sur la touche pour finalement produire une mélodie qui m'enveloppe et qui me protège. Je me laisse emporter par les mélodies, je me sens bien.

Toutefois, à un moment donné, nous atteignons tous un point dans cette vie où l'on se sent perdu. On ne sait plus ce que l'on veut, mais en même temps, on n'a envie de rien. Tout ce qui a du sens n'en a plus, et on a envie de tout laisser tomber. Je crois que cela fait partie du processus du développement humain d'atteindre certains moments où plusieurs questions font en sorte que l'on doute de soi-même. Ma vie arrive bien à un point d'inflexion, celle-ci devient sens dessus dessous. Il y a ce passé lourd qui s'accroche à moi que je traîne comme un forçat. Je veux m'en débarrasser en essayant de l'ignorer, être le rocher inébranlable de papa. Je me rends compte maintenant que je suis dans le déni et que je ne vais pas aussi bien que je le pense. Je me sens faible. La musique ne m'apaise plus comme auparavant. Je n'aurais jamais imaginé qu'un jour, je me rendrais à un point où celle-ci ne m'apporterait plus de réconfort. Au contraire, elle est même devenue une source d'anxiété, elle consume toute mon énergie. Alors que les exigences de l'apprentissage du violon augmentent, ma motivation s'amenuise, et madame Aubé ne finit plus de m'en demander encore et encore. Depuis toujours, je me dis qu'il ne faut jamais abandonner. Aujourd'hui, je suis fatiguée. Et j'ai besoin de me reposer, je n'en peux plus de ce train de vie.

De plus, même si maman prend de plus en plus ses distances et que ses épisodes de violence se font plus rares, les rechutes se voient être encore plus inattendues et violentes. Tous les traumatismes que je refoule au plus loin dans mon cœur sont toujours là, je le sens. J'essaie le plus possible de dompter mes démons, mais la fraction de seconde où je laisse tomber ma garde, ceux-ci réapparaissent dans ma tête et me paralysent. Je suis figée sur place, car je ne réussis pas à les chasser. Ils me guettent chaque instant. Comme mon père me disait quand j'étais plus jeune, le monstre n'est pas parti, il est seulement endormi et attend de se faire réveiller.

- Qu'est-ce que ça veut dire papa? lui avais-je demandé.
- Écoute attentivement ce que je m'apprête à dire. Tu grandis et tu deviens plus forte. Mentalement, mais aussi physiquement. Ta mère ne peut plus te battre comme autrefois, mais il faut être sur le qui-vive. On ne sait jamais.

Cependant, je finis bien par me laisser aller. Mon père avait raison sur un point. Je dois toujours rester vigilante. Cependant, il avait tort de dire que je suis plus forte. Mentalement en tout cas. En effet, cela arrive de temps en temps. Je ne sais jamais quand, mais lorsque ça arrive, je sens que je m'enfonce de plus en plus. J'arrive à peine à garder ma tête au-dessus de l'eau.

Le boulet enchaîné à mon pied m'entraîne avec lui de plus en plus profondément. J'ai peur qu'un jour, je n'arriverai plus à regagner la surface. J'ai besoin de changement, car l'école, le violon, ma santé mentale, rien ne va.

Je suis complètement perdue, je ne sais plus quoi faire. La pensée même d'aller pratiquer me répugne, je n'ai goût à rien. Je sens que je me renferme de plus en plus sur moi-même.

- Kyra, parle-nous! Qu'est-ce qui se passe avec toi? Dis-nous ce qu'on peut faire pour t'aider! Tu ne vas pas bien, cela paraît. Me dit Norah d'un ton désespéré.

Je sais que mes amies n'ont que de bonnes intentions, mais comment pourraient-elle comprendre? Dans ce monde de riches bourgeois dont les enfants fréquentent des écoles privées, que savent-elle de ce que j'ai vécu et de ce que je continue à vivre? Que savent-elles des souffrances et des sacrifices que j'ai dû faire? Je me suis jurée que jamais je parlerai à un proche autre que papa de la partie sombre de ma vie. Celle-ci doit rester cachée, enfouie à tout jamais. Elle ne doit jamais être révélée au grand jour.

La fin de l'année scolaire approche, je vois que la ligne d'arrivée n'est plus si loin. C'est bientôt fini. Un dernier petit effort. Je rassemble tout ce qui reste de ma force physique et morale. La somme de tous les jours, semaines, mois et années : toute ma vie, j'ai travaillé fort. Les larmes et le sang qui ont coulé m'ont fait grandir. Réussir ce que je fais me coûtent cher. Je rêve d'une vie meilleure et je veux puiser ce qu'il y a de plus beau en elle. J'ai toujours tâché d'être une bonne élève, une bonne amie sur qui l'on peut compter et une bonne fille pour papa, car lui aussi, il ne faut pas l'oublier, vit la même chose que moi. Mais tout cela est fini. Je n'en peux plus.

– Papa, je crois que je vais arrêter le violon l'année prochaine. Lui dis-je.
Peut-être que le moment est mal choisi pour faire cette annonce à papa. En effet, en cet instant précis d'un dimanche après-midi où il prend un café, aucun son ne sort de sa bouche. Je regrette soudainement d'avoir prononcé ces mots. Le moment est mal choisi. Non. À y repenser, il n'y a pas de bons moments pour annoncer que je ne veux plus faire de musique après que celle-ci m'ait accompagné toute ma vie. Pour être franche, j'appréhende avec angoisse ce qu'il a à dire. À quoi pense-t-il? Comment peut-il se sentir en apprenant que sa fille qu'il croit si parfaite veut lâcher le violon?

Ne pouvant plus attendre, je relance la conversation :

– Papa, tu ne dis rien. Es-tu fâché?

Après un grand effort de déglutition, il parvient à émettre des sons en grattant le fond de sa gorge. Sa phrase étouffée par le choc de mon annonce sonne irrégulièrement : les syllabes se répètent et s'entrecoupent sous un grand effort d'articulation. Je vois de l'incompréhension sur son visage. La nouvelle le stupéfait.

– Non, je ne suis pas fâché. À vrai dire, c'est si inattendu...

Il devient si peu bavard et n'alimente pas la conversation de telle sorte que je dois essayer de sonder ce qu'il a dans la tête pour lui en tirer les vers du nez. Lorsque le choc de la nouvelle est résorbé et que sa parole devient plus calme et claire, bien qu'un peu abasourdi encore, il dit :

– Non je ne suis pas fâché. Je suis surpris que tu me l'annonces une année à l'avance. Je ne sais pas comment je dois m'ajuster à cette décision prise si tôt. Pourquoi veux-tu arrêter le violon?

À sa question, c'est moi qui bègue et qui balbutie dans ma réponse. Mais la réponse ne vient pas. J'avoue qu'en dedans de moi, je ne sais pas pourquoi je ne veux plus continuer le violon. Je sens que je me trouve devant un dilemme. Ce n'est pas parce que je n'aime plus ça, mais au fur et à mesure que le temps passe, la musique prend trop d'ampleur dans ma vie. À seize ans, ma vie arrive devant un carrefour de choix. L'année prochaine, c'est le cégep. L'année prochaine, de nouveaux horizons s'ouvrent. Ma vie va changer, c'est sûr et certain. La question : comment pourrais-je intégrer la musique dans ce nouveau chapitre? Sera-t-elle capable de me suivre dans ce nouveau train de vie? Je ne crois pas.

En même temps, je sens que le violon va me manquer. Il me manque déjà. Le sentiment qu'il me procurait les années précédentes n'est plus le même, et je ne sais pas s'il reviendra un jour.

Je sais que papa devine mon embarras, je baisse subitement les yeux.

– Kyra, regarde-moi quand tu me parles. As-tu vraiment pensé comment cela est-t-il possible de...

- Oui. C’est pour cela que je me donne encore un an pour me préparer et tu devrais t’y préparer aussi... Réponds-je d’une petite voix.

Oui, je le sais, je dois me préparer à cette décision dès maintenant : une année à l’avance. Sinon, papa va penser que je ne suis pas sérieuse. Je dois aussi avouer que je veux me donner une année de préparation mentale pour que cette rupture, cette séparation ne soient pas trop difficile à vivre.

Cependant, papa ne s’avoue pas être vaincu de ma réponse.

- C’est trop soudain, Kyra. Ne veux-tu pas laisser cette question là où elle est maintenant? Ce serait de la matière à réflexion. Et l’année prochaine, tu prendras la décision une fois pour toute.
- Papa, lui dis-je sèchement, en relevant subitement les yeux.

Ne jamais détourner le regard lorsque l’on me parle, voilà ce que papa m’a appris au fil des années. En baissant les yeux, l’interlocuteur voit de la faiblesse en nous, car tout est dans le regard. Ces 16 dernières années, ma vie connaît des hauts et des bas. Chaque fois, les bas me brisent, et chaque fois je ramasse les morceaux brisés. Le violon et moi sommes fidèles l’un à l’autre à travers tous les moments difficiles, mais maintenant, je crois qu’il est temps à ce que je passe à autre chose. Il est temps qu’un chapitre se termine pour en commencer un nouveau. Et pour y arriver, je dois laisser derrière moi tout ce qui m’empêche de passer à autre chose, incluant le violon.

- La décision est prise. Elle n’est pas précipitée. Je me donne une année pour m’adapter à cette idée et pour l’accepter. Je peux imaginer le vide que cela laisse en toi après ces dix longues années. Ce que je vais faire n’est pas de l’abandon. Il est nécessaire de faire des choix dans la vie pour pouvoir avancer. Choisir, c’est aussi renoncer. Moi, je renonce au violon. J’ai besoin de changement et je veux me préparer à vivre de nouvelles choses.

Un long moment suit sans que nous parlions. Je sens que je m’apprête à baisser la tête, mais je la relève aussitôt pour soutenir le regard de papa. Je vois son visage

inerte dont l'expression faciale est figée comme du marbre. Je sais qu'il n'est pas convaincu, mais cette conversation est close. Je quitte la table pour lui laisser le temps de digérer la nouvelle. Je sais que je l'ai contrarié, mais ce n'est pas à lui de décider. La décision finale revient à moi, et à moi seule. C'est ma vie après tout et je ne laisserai personne me dicter comment je dois la vivre.

It's my life

And it's now or never

'Cause I ain't gonna live forever

I just want to live while I'm alive

Natural Mystic

Je voulais tout abandonner et j'étais prête à le faire. Maintenant, je sais que j'étais à un fil de perdre l'équilibre et de tomber. Dans un ultime effort de garder la tête hors de l'eau, la musique m'a lancé une bouée de sauvetage, alors que je me laissais enliser vers l'abandon total. Dans un des moments les plus sombres de ma vie, après avoir eu l'impression qu'elle m'abandonnait, elle est réapparue au tout dernier instant et m'a permis de me retrouver pour me remettre sur le droit chemin. Je ne m'en étais pas rendue compte sur le coup, mais quand j'y pense, mon séjour au camp m'avait sauvé. J'avais besoin de changer d'air. Ma vie au pensionnat et à la maison, mes amies, tout commençait à m'étouffer.

Things are not the way they used to be

I won't tell no lie

One and all got to face reality now

Though I try to find the answer

To all the questions they ask

Though I know it's impossible

To go living through the past

Don't tell no lie

Chaque été, dès que l'année scolaire se termine, je vais au camp musical des Laurentides. Celui-ci est en quelque sorte la continuation de l'année académique du conservatoire. Aller au camp permet de travailler notre instrument pendant le long congé estival. Madame Aubé, étant ma professeure et la directrice du camp musical des Laurentides, m'encourage très fortement de m'inscrire à un stage. En d'autres mots, je suis obligée d'y aller. Un camp musical d'été typique inclut au programme

une grande variété d'activités qui permettent de s'amuser tout en ayant des leçons de musique. Cependant, le camp musical des Laurentides est un camp de formation intensif qui dure un mois. Un mois à se réveiller à tous les jours à 7h du matin, à avoir des cours d'instrument privé, des répétitions d'orchestre, des pratiques de musique de chambre et des concerts. Pour ajouter à tout cela, il faut aussi pratiquer notre instrument en dehors des cours six heures par jour. Nous avons aussi des activités organisées par les moniteurs, comme aller nager dans le lac et des parties de chasse au trésor. Cependant, la grande partie du temps est consacrée à la musique.

Le matin du 23 juin, je me réveille avec un profond sentiment d'apathie. L'année scolaire vient de tirer à sa fin, j'ai réussi à surmonter la longue année et maintenant, je n'en peux plus, je suis épuisée. Le début de l'été aurait dû pourtant me réjouir avec les longues vacances qui commencent. Toutefois, je n'ai pas le cœur à célébrer, je ressens un grand vide en moi, et plus rien ne compte. Pourtant, la vie ne semble pas vouloir m'accorder un temps de repos. La Terre continue de tourner tout comme le soleil se lève et se couche. Et aujourd'hui, c'est le jour de départ. Depuis maintenant cinq ans que je vais au camp. Les années passées, j'anticipais toujours avec hâte le jour où je devais partir. Mais cette année, l'envie n'est pas au rendez-vous.

Sur la route qui mène au camp, au travers de la fenêtre de la voiture, le paysage un peu trop familier des Laurentides défile devant mes yeux. Les sapins, les rochers en bordure des routes montagneuses à perte de vue ne me donnent plus ce sentiment d'exaltation que je ressentais autrefois. La pensée de ce long séjour au camp me désespère. Depuis toujours, ma vie défile devant mes yeux à 100 km/h. Pour un instant, j'aimerais seulement que le temps s'arrête pour me permettre de respirer. Toujours à la course, je suis constamment tendue et fatiguée. Tout ce que je veux,

c'est me reposer ; ne plus rien entendre. Ne plus entendre les cris de maman, ne plus entendre le son de mon violon.

Je pense à mes amies à Montréal qui partent en voyage pour s'amuser et profiter de l'été, tandis que moi, je suis coincée à Saint-Adolphe d'Howard, village caché au fin fond des Laurentides, à gaspiller la moitié de mon été à faire de la musique, tout en côtoyant les insectes.

La voiture entre dans le stationnement du bâtiment et je ne peux m'empêcher de ressentir un serrement au cœur. Pourquoi le camp, un endroit que j'ai adoré auparavant, où je me suis fait de beaux souvenirs au fil des étés, ne m'enthousiasme plus? Que s'est-il passé pour que je me sente ainsi envers la musique? J'aurais aimé que le trajet dure éternellement, que la route continue vers un horizon qui n'en finit plus, m'emmenant dans un endroit quelconque, loin du camp, loin de mes soucis, loin de mes tourments.

À l'approche du bâtiment, ce que je remarque en premier lieu, ce sont les murs en stuc jaune pâle. Plusieurs voitures sont déjà stationnées. Une longue allée bordée de pelouses qui s'étendent à perte de vue longe le sentier de briques qui mène au lac. D'autres campeurs sortent de leur voiture et se dirigent vers l'entrée principale, trainant derrière eux des valises et bien sûr, leur instrument.

Inspirant une grande bouffé d'air, je prends mon courage à deux mains et j'avance moi aussi vers la porte.

- Allez, tu es capable Kyra, tu ne peux pas les laisser percer cette carapace que tu t'es forgée au fil des années. Tâche de toujours avoir un sourire au visage et de te montrer joyeuse. Seulement un mois, pense-je.

La première chose qui me frappe lorsque je pousse la porte, c'est le brouhaha et le va-et-vient de tous les nouveaux arrivés qui se mettent en ligne derrière le comptoir d'enregistrement. Derrière celui-ci se trouve un nouveau moniteur, en tout cas, je ne

crois pas l'avoir vu les années passées. Dans la frénésie et le désordre de l'arrivée des campeurs, celui-ci essaye tant bien que mal de cocher les noms de tous les jeunes musiciens qui arrivent tous en même temps. Papa et moi nous mettons dans la file d'attente.

– Kyra! s'exclame quelqu'un derrière nous.

Je pivote sur mes talons et je vois Camille se diriger vers moi. Camille est une fille que j'ai rencontrée l'été dernier. Si j'ai bonne mémoire, celle-ci vient de Sherbrooke. Nous n'étions pas très proches, mais sa gentillesse m'avait tout de suite frappé. Elle était toujours de bonne humeur, ce qui rendait difficile de ne pas l'aimer. Elle m'adresse un sourire généreux que je lui rends aussitôt.

– Salut Camille! Ça fait longtemps qu'on s'est vu, tu vas bien ?

– Très bien!

En soupirant celle-ci s'exclame :

– J'ai dû faire la file pendant une vingtaine de minutes avant d'arriver au comptoir. Il y a tellement de monde inscrit cette année! Il paraît que nous sommes plus d'une soixantaine!

Balayant la foule du regard, je dois lui donner raison. Plusieurs visages me sont totalement inconnus. Je croise le regard de Damien situé loin dans la file. Celui-ci me salue d'un signe de main que je retourne par un sourire. Il y a longtemps que je l'ai vu. Nous étions assez proches l'année passée, mais puisque celui-ci habite à Trois-Rivières, nous avons en quelque sorte perdu contact.

Je me retourne vers Camille :

– C'est vrai qu'il y a beaucoup de nouveaux. Regarde, ils ont tous des violoncelles, peut-être qu'ils viennent de la même école de musique.

– Tu as sans doute raison, ricane-t-elle. Bon, je te laisse, je dois aller m'installer.
À plus tard!

Et sur ce, elle se faufile dans la marée humaine et je la perds de vue.

Je remonte sagement la file et après une éternité d'attente, je me retrouve à la tête de la file. Je m'avance, suivie de mon père, et je signe le registre pour marquer le début de ma descente aux enfers.

Breathin

- Salut! Moi, mon nom c'est Marc, je suis le nouveau moniteur en chef. C'est quoi ton nom? me demande-t-il.
- Kyra Dhilly.
- Je vois que tu es une habituée du camp, dit-il en cochant mon nom sur la liste. Tu connais donc la procédure à suivre pour l'inscription ?
- Oui, en effet, lui réponds-je en forçant un sourire.
- Parfait! Je vais donc tout de suite t'assigner ta chambre, poursuit-il en promenant son regard sur la liste. Chambre 302 ! Au premier étage.

Quand les formalités d'inscription sont complétées, j'emprunte le corridor qui mène à ma chambre. Depuis bientôt cinq ans que je viens dans cet endroit, j'y peux déjà retrouver une certaine familiarité du lieu. Mon étui à violon blanc accroché à mon dos, je promène mon regard sur tout ce qui m'entoure. Je passe devant le salon, une salle meublée de divans et de tables en bois rondes. Cette salle sert de point de rencontre pour les moniteurs et les campeurs lors des séances d'informations. Le soir, c'est aussi là où nous venons pour socialiser. Le bruit de mes pas est absorbé par le tapis, comme si je marchais dans du sable. Au fond du salon, se trouve une porte qui s'ouvre sur un long corridor. En temps normal, quand celle-ci est fermée, en tendant bien l'oreille, on peut entendre un ensemble harmonieux de pianos, de violons, de violoncelles, d'altos et de contrebasses qui ne cesse jamais de se faire entendre. C'est là que se trouvent les locaux de pratique d'instruments. En traversant le salon, j'arrive dans la salle de jeux. Tables de billard, tables de baby-foot et télévision s'y trouvent, immobiles et silencieux, attendant que nous venions les mettre en vie.

Sur mon trajet, plusieurs personnes m'interceptent pour me saluer.

- Salut Kyra! Ça fait longtemps, tu as tellement changé!
- Kyra! Je suis trop contente de te revoir!

Je leur réponds d'un sourire, essayant de paraître joyeuse et contente d'être de retour. Toutefois, en dedans, le cœur n'y est pas. Les sourires radieux de tous ceux que je croise confirment mes soupçons et mes craintes : je suis la seule à broyer du noir.

Je gravis un escalier massif qui m'emmène aux chambres. La lumière se déverse par les hautes fenêtres et un parfum de bois fraîchement verni flotte dans l'air. Aux murs, sont suspendus de gigantesques tableaux représentant les fondateurs du camp : madame Aubé et son mari défunt.

Après plusieurs arrêts pour échanger quelques mots avec des campeurs que je connais, j'arrive enfin devant la porte de ma chambre.

- Kyra Dhilly, Chloé Housseau, Rachele Xaille et Wendi Savoie, lis-je sur une feuille orange collée sur la porte.

Outre le fait que je n'ai pas envie d'être ici, je dois maintenant partager une chambre avec trois filles que je ne connais pas.

- Ça va être un long mois, pense-je.

Au moins, je suis la première arrivée. Je roule ma valise sur le plancher jusqu'au lit qui se situe au fond de la pièce. Papa entre ensuite dans la chambre et referme la porte derrière lui.

- Écoute Kyra, je sais que tu ne veux pas être ici. Je comprends qu'il est difficile de faire quelque chose que tu n'aimes plus, mais pense aux années passées! Tu attendais toujours avec impatience le jour de ton départ pour le camp.
- Oui je sais, mais ça a changé apparemment. D'autant plus que dès que j'ai commencé le violon, je me suis toujours dit que j'arrêteraï après la 4^e secondaire. Techniquement, cet été va être ma dernière année au camp.

Papa soupire, mais n'ajoute rien de plus. En s'avancant lentement vers moi, celui-ci vient m'embrasser sur le front pour me dire au revoir. Je le regarde se retourner et marcher vers la porte. Il me quitte pour rentrer à la maison. Il me laisse seule. Seule avec mon ennui.

Je me laisse tomber sur le dos dans mon lit, laissant échapper un long soupir. Je fixe le plafond, ne sachant pas trop quoi faire. Ma valise m'attend au pied du lit ; je devrais sûrement commencer à déballer mes affaires. Je place mes vêtements au fond de la penderie, puis je passe en revue mes robes. À plusieurs occasions, nous sommes obligés d'assister à des concerts donnés par des musiciens professionnels et par des musiciens du stage. Ces événements sont assez formels, ce qui nous requiert une tenue adéquate pour l'occasion.

Je glisse quelques photos dans le cadre du miroir et je pose sur ma table de chevet un coffret contenant mes effets personnels : des babioles, boucles d'oreilles, élastiques à cheveux, etc. Les trois ou quatre livres que j'ai emportés trouvent leur place sur l'étagère près de la fenêtre.

Je peux déjà entendre en bas des voix et le bruit des balles de billard entrant en collision. Je me rallonge sur mon lit et je ferme les yeux. Bientôt, une vague de chagrin m'engloutit, car des souvenirs des années passées remontent brusquement à la surface. Rien n'a changé au camp. Je me souviens encore des soirées d'été, après de longues journées intensives de musique, à me retrouver avec mes amis et à rire jusqu'aux larmes, écroulés sur le divan ; à jouer aux cartes jusqu'à trois heures du matin parce que nous n'avions rien d'autre à faire, le wifi étant trop lent pour nous permettre d'être sur nos téléphones ; de nos sorties en cachette la nuit pour aller faire des bains de minuit dans l'eau glaciale du lac.

J'ai grandi au fil de ces étés, mais le camp semble avoir été figé dans le temps. Il est là, inchangé pour toujours, attendant le retour de ses campeurs. Je rouvre les yeux. La vue de mon violon au pied de mon lit me donne la nausée. La première

journee au camp est consacree a notre installation, nous n'avons donc pas de cours. Ceux-ci commencent le lendemain et deja, la seule pensee d'avoir un cours avec madame Aubé me retourne l'estomac. Le vertige me gagne, ma vision se trouble et je me mets a suffoquer en tremblant de tous mes membres. Je saute hors de mon lit et je me precipite vers la porte. J'ai la gorge irremediablement nouee et l'impression d'etouffer.

Some days, things just take way too much of my energy

I look up and the whole room's spinning

You take my cares away

I can so overcomplicate, people tell me to medicate

Depuis quelques temps, j'expérimente souvent des crises d'angoisse sans savoir pourquoi. Ces épisodes d'anxiété surviennent très brusquement. Les rires des campeurs provenant du rez-de-chaussée font écho dans ma tête. Je ne veux pas descendre pour qu'on me voit dans cet état-là, mais je ne peux pas non plus rester dans ma chambre.

Je file à travers le sombre couloir à toutes jambes sans prêter attention aux personnes autour de moi. Les portes des chambres sont grandes ouvertes et en passant devant une de ces chambres, quelque chose capte toutefois mon attention. Des parents s'apprêtent à partir et soudainement, la mère attire sa fille à elle pour la serrer dans ses bras. La fille, prise au dépourvu, ne retourne pas l'étreinte de sa mère.

Je continue mon chemin jusqu'au fond du corridor. Connaissant bien le bâtiment, je sais déjà comment m'orienter. Je sais qu'en empruntant la sortie d'urgence, j'évite de me retrouver dans l'achalandage de la porte principale puisque tout le monde doit l'emprunter à l'arrivée. Je dévale les marches et je tente tant bien que mal de pousser la lourde porte de sortie de secours. Soudain, un souffle d'air parfumé me chatouille

les narines et réveille ma motivation. Je me faufile dans la petite craque que je réussis à ouvrir et me précipite dehors, comme ivre, en titubant. Une brise tiède caresse ma peau. Je prends le chemin pour sortir de l'enceinte du camp. En marchant en bordure des routes, je me retrouve bientôt dans une ruelle bordée par de petites maisons. Mes jambes me lâchent et je me laisse tomber au pied d'un petit banc en pierre et je m'enracine là, la tête blottie au creux de mes bras, sur la dalle.

Le cœur battant, j'attends que ma respiration reprenne un rythme stable. Je me surprends à penser à la mère et à la fille que j'ai vues plus tôt dans la chambre. Cette scène m'a particulièrement touché. À bout de force, quelques larmes coulent silencieuses sur mes joues. J'aurais tout fait pour avoir une bonne relation avec maman. Toute ma vie, j'ai voulu avoir une maman aimante qui me supporte. Une maman à qui je peux me confier : lui dire que j'ai eu mes premières menstruations, lui raconter mes problèmes et parler de tout et de rien. Depuis que je vais au camp, ma maman n'est jamais venue, elle n'est jamais venue une seule fois à mes concerts. Et elle ne m'a jamais prise dans ses bras en me disant qu'elle m'aimait.

Plongée dans mes pensées, j'omets de prêter attention à ce qui se passe autour de moi. Je remarque soudain qu'une voiture bleue fait des va-et-vient sur la route devant moi depuis un certain temps. Cette dernière se dirige maintenant droit vers moi. Je sens la nervosité monter et sans avoir à mentionner ma paranoïa habituelle, je commence à me faire plein de scénarios dans la tête. Et si on voulait m'enlever? Je suis seule et en me regardant, il est très facile de deviner que je ne suis pas dans mon élément. Je ne peux pas juste faire demi-tour, il faut quand même que je reste subtile. Mine de rien, je me retourne lentement, mais la voiture emboîte mes pas pour finalement arriver à mon niveau. Toutefois, ma crainte disparaît instantanément. À travers les fenêtres baissées de l'auto, je remarque tout de suite un gros boîtier de violoncelle. Celui d'un campeur. La conductrice m'adresse alors la parole :

- Excuse-moi, est-ce que tu saurais par hasard quel chemin je dois emprunter pour arriver au camp musical des Laurentides? me demande-t-elle.

C'est une dame aux cheveux blonds. Un garçon qui semble avoir mon âge se trouve à côté d'elle sur le siège passager.

Une mère qui conduit son fils au camp pour la première fois, j'imagine. Rassurée, je lui réponds tout de suite :

- Bien sûr! Vous êtes bientôt arrivés. Continuer tout droit jusqu'à l'intersection et tourner à gauche. Il y aura une petite côte à gravir. Après, suivez le sentier et le camp sera à votre gauche.
- Merci beaucoup! Nous étions complètement perdus.

Sur ce, elle appuie sur l'accélérateur et continue sa route. Je regarde la voiture s'éloigner, laissant derrière elle un gros nuage de poussière.

Il serait grand temps que je rentre moi aussi au camp.

La séance d'informations pour le début du stage commence bientôt et je dois aller rencontrer les filles avec qui je partagerai la chambre pendant un mois. Elles doivent sûrement déjà être en train de finaliser leur installation, car à cette heure-ci, les campeurs doivent déjà être arrivés.

Au fur et à mesure que je me rapproche, je perçois de plus en plus clairement le son de plusieurs instruments. Eh oui, au camp, on prend la pratique très au sérieux ; certains encore plus que d'autres. Dès leur arrivée, ceux-ci se mettent tout de suite à pratiquer. Je me demande comment ces personnes-là trouvent autant de motivation. Curieusement, c'est comme si, à l'écoute des sons qui sortent des instruments, une nouvelle volonté surgit en dedans de moi. Je ne peux pas continuer à m'apitoyer sur mon sort. Ce n'est pas tout le monde qui a la chance de faire un stage au camp musical des Laurentides. Je n'aime peut-être plus autant jouer du violon qu'avant, mais je ne suis pas une décrocheuse. Je vais persévérer coûte que coûte jusqu'à la

fin et mettre mes problèmes personnels de côté pour oublier maman. Je veux profiter le plus possible de ce qui vient.

Avec cette nouvelle pensée, je rentre dans le bâtiment et je remonte jusqu'à ma chambre.

Bon, les filles doivent sûrement être arrivées. Le temps de socialisation commence maintenant.

Je prends une grande inspiration et pousse la porte de la chambre. Personne. La chambre est vide. Toutefois, quelque chose attire mon attention. Le lit en face du mien est recouvert d'un drap blanc. Et sur celui-ci, se trouve un violon. Mais où est donc partie cette fille qui laisse son violon à découvert sur son lit?

En fouillant dans ma valise, je trouve le livre que j'avais commencé à lire, « Life of Pi ». J'ai toujours été une grande lectrice. Lorsque j'étais plus jeune, je pouvais finir un roman en une journée et en commencer un autre tout de suite après. Cependant, depuis que le secondaire a commencé, je ne trouve plus autant de temps pour m'adonner à ce passe-temps. Mon horaire est trop chargé et lorsque je tiens un livre entre mes mains, c'est pour lire un de ces bouquins ennuyants imposés par l'école. En attendant l'arrivée des autres filles, je continue ma lecture. Lire m'aide à me calmer. Les livres me permettent de laisser mes problèmes de côté pour un court instant.

D'une façon ou d'une autre, l'histoire de Pi me fait beaucoup penser à ce que je vis en ce moment. Lorsque celui-ci se trouve à être le seul survivant après que son bateau ait coulé, il est laissé à lui-même et est complètement désorienté. Il a perdu tous ses points de repères ; sa famille a péri lors du naufrage. Il doit apprendre à survivre, ayant comme seule compagnie un tigre sur sa chaloupe. Bien qu'un tigre sauvage soit dangereux pour la survie de Pi, paradoxalement, sa présence aide le garçon à rester en vie. En effet, terrifié par cette présence animale, Pi met en place des mesures de survie qui le tient occupé tout ce temps, et qui le maintient en vie.

Je me sens un peu comme Pi au début de l'histoire. La seule différence, c'est que je n'ai pas de tigre pour me sauver et sur qui compter.

Somewhere

Rachele arrive en deuxième. Elle ouvre la porte, entrant en trombe dans la chambre avec des sacs pleins les mains. Ses yeux balaient les quatre murs de la chambre et en se penchant pour se décharger du poids de ses sacs, elle s'aperçoit de ma présence. Lorsque nos regards se croisent, ses lèvres s'étirent tout de suite en un grand sourire. Je reconnais cette fille. Elle étudie aussi au conservatoire, mais nous ne nous sommes jamais parlées. Je ne l'ai jamais entendue jouer, mais les rumeurs disent qu'elle est un prodige du violon. Encore étendue sur mon lit, je me fais quelques claques mentales et en me redressant, je lui dis :

- Salut, je m'appelle Kyra.
- Oui, ton visage me dit quelque chose! Est-ce que tu étudies aussi au conservatoire?
- Oui, avec madame Aubé.

Celle-ci s'avance dans la pièce. Grande et mince, Rachele a aussi un visage qui inspire la sympathie.

- Je me présente : Rachele. Tiens donc, il est là mon violon! s'écrie-t-elle en se retournant vers son lit. J'avais oublié que je l'avais déjà monté, c'est pour ça que mon étui semblait si léger.

Celle-ci lance ses sacs sur le lit, écrasant presque son violon.

En défaisant sa valise, nous papotons pendant un instant. Soudain, une petite fille entre dans la chambre en courant : haletante et bruyante. Derrière elle, une autre fille, sa sœur probablement, la suit de près. Un peu gênée de son arrivée bruyante, celle-ci essaye tant bien que mal de calmer sa petite sœur.

- Je suis vraiment désolée pour ma sœur, dit la nouvelle d'une petite voix après que sa sœur soit sortie de la chambre aussi brusquement qu'elle est entrée.

- Ah, mais non, j’ai trouvé ça plutôt drôle! répond Rachele en riant. Quel est ton nom?
- Wendi.

Wendi m’adresse un petit signe de la main qu’elle agrmente d’un sourire. Timide, peut-être, ou réservée.

- Notre chambre est presque complète! Il ne reste qu’à attendre Chloé. Du coup, ça ne m’étonnerait pas qu’elle arrive en retard, glousse Rachele.
- Est-ce que tu la connais? lui demande-je
- On était dans la même chambre l’année passée. Elle est vraiment gentille, tu verras. Bruyante, mais gentille!

Rachele adore le film musical *West Side Story*, et moi aussi, même si ce n’est pas pour les mêmes raisons. Je trouve que ce qui fait la renommée du film, c’est sa bande sonore. De toutes les chansons présentées dans le film, ma préférée est *Somewhere*.

There’s a place for us

A time a place for us

Hold my hand and we’re halfway there

Hold my hand and I’ll take you there

La chanson est un présage de la fatalité du destin des personnages : ceux-ci vivent dans un monde où leur amour est interdit, ce qui rend la chanson encore plus touchante dans le contexte du film. Quant à Rachele, elle aime simplement tous les films de Richard Beymer à cause de son physique que je dois avouer, très flatteuse. Pendant notre discussion, celle-ci me dresse la liste de tous les atouts de Richard Beymer. Wendi lâche un gloussement de temps à autre. Quand je lui pose des

questions, elle répond en quelques mots et retrouve un sourire figé sur son visage de porcelaine.

Je m'entends bien avec Rachele, ce qui me donne bon espoir pour les jours à venir. Nous bavardons une bonne demi-heure, le temps file, et c'est un bruit de talons claquant sur le carrelage qui interrompt notre conversation.

C'est Chloé qui arrive. Si j'avais à décrire son arrivée, ce serait celui de la fille blonde et populaire que l'on voit dans les films. Elle entre dans le stationnement de l'école, de la musique rock joue en trame sonore. Nous tournons la tête lorsque celle-ci entre dans la chambre, le regard masqué par des lunettes de soleil. Rachele pousse un cri et se jette dans ses bras.

– Hiiiiii tu m'as tellement manqué!

Après avoir fait ses accolades avec Rachele, ladite Chloé se dirige vers moi et me prend à son tour dans ses bras. Cet accueil chaleureux inattendu me prend de court.

– Kyra, c'est ça? Je suis trop contente de te rencontrer. Madame Aubé m'a beaucoup parlé de toi. Elle m'a dit que nous allons jouer les mêmes pièces. On va sûrement avoir nos cours de violon ensemble!

– Vraiment? Tu joues la Scène de ballet de Bériot aussi?

– Oui, je viens de changer de prof de violon, c'est pour ça que tu ne m'as pas vu les années passées. En tout cas, je suis vraiment soulagée qu'on soit ensemble pendant les cours. Madame Aubé me fait trop peur!

Je réponds à Chloé par un sourire, je suis tout à fait d'accord. Il est vrai que les cours de madame Aubé sont vraiment stressants. Au moins, puisque nous serons deux, celle-ci ne pourra pas seulement concentrer toute son énergie pour mettre de la pression sur seulement une personne.

Il faut maintenant descendre pour la session d'informations. En ouvrant la porte de la chambre, je tombe nez-à-nez avec Graig, sortant lui aussi de sa chambre située en face de la mienne. Celui-ci esquisse un petit sourire en coin.

– Kyra.

– Graig

Ma relation avec Graig est, comment dire, particulière. Nous nous sommes rencontrés au conservatoire quand nous avions tous les deux 10 ans. Au début, on se détestait. Toujours en compétition l'un contre l'autre, nous nous considérions comme des rivaux. Nous étions toujours en train de nous comparer. Qui avait eu la meilleure note à son examen de violon? Qui jouait la pièce la plus difficile? Au fil des années, nous avons appris à surmonter cet esprit compétitif et maintenant, nous sommes devenus de très bons amis. Je crois.

– Alors, toujours aussi petite? Elle est comment la vie vue d'en bas? me demande Graig.

Jusqu'ici, j'avais toujours été plus grande que lui. Nous nous connaissons maintenant depuis six ans, et avec sa poussée de croissance, celui-ci me surpasse d'une bonne tête et n'hésite pas à me le mentionner à tout moment.

– Eh bien, que veux-tu? On laisse les choses grandir jusqu'à temps qu'elles soient parfaites. Certains d'entre nous prennent plus de temps que d'autres, c'est tout.

Le regard de Graig est mêlé d'incompréhension. Pauvre idiot, il n'a pas compris ma blague. Quelqu'un derrière lui pouffe de rire. Je me mets sur la pointe des pieds pour voir au-dessus de l'épaule de Graig. C'est le même garçon dont la mère m'avait demandé la direction du camp.

Arrivées au salon, nous nous assoyons sur un divan. Plusieurs campeurs sont déjà installés et bavardent en petits groupes. Je balaie la salle du regard. J'ai la sensation

que des clans se sont déjà formés. Entre temps, Marc et trois autres moniteurs nous rejoignent.

- Alors tout le monde, vous êtes prêts? Je vais vous expliquer brièvement les règlements du camp, car je sais qu’à cette heure, nos estomacs crient tous famine.

Des petits rires se soulèvent dans la salle. Ce n’est que maintenant que je remarque que, moi aussi, j’ai très faim. Il y a une bonne odeur s’échappe de la cuisine. Romain, le cuisinier, doit être en train de finaliser le souper.

- Je voudrais premièrement vous présenter l’équipe ainsi que tous vos professeurs pour le stage, continue Marc.

Les trois autres moniteurs qui se tenaient un peu à l’écart se présentent à tour de rôle : Jade, Esteban, Alice. À peine ont-ils prononcé leur nom que j’oublie qui est qui.

- Poursuivons avec les règlements. Le réveil se fait à 7h chaque matin. À 7h30, nous vous donnons rendez-vous à la cafétéria pour le déjeuner. Les cours commencent tout de suite après le déjeuner ; vous retrouverez l’horaire de vos cours sur le babillard situé à l’entrée du bâtiment. Les chambres se trouvent dans trois sections : Vous avez été regroupés selon votre âge. Le couvre-feu des 13 ans et moins est à 21h30. Pour les 13 à 17 ans, il est à 22h30.

Trop de règles, trop de contraintes, trop de gens. Je n’ai qu’une envie : être seule dans ma chambre, à la maison.

- Les plus jeunes, puisque vous devez être au lit plus tôt, vos chambres sont au rez-de-chaussée.

Chaque année, des musiciens d’un peu partout au Québec et même des autres provinces du Canada viennent faire un stage de perfectionnement au camp. Il y a donc une sorte de hiérarchie sociale inédite qui s’est formée au fil des ans que les mêmes personnes reviennent chaque été. Premièrement, il y a les plus jeunes. Le

camp offre des stages avancés aux musiciens qui ont déjà une base solide en musique. Je dirais donc que l'âge moyen au camp est de 16 ans. Toutefois, il y a aussi des exceptions. En effet, les plus jeunes sont dans les environs de 10 ans, mais pour avoir été acceptés, ils doivent être exceptionnellement bons pour pouvoir se mesurer à des musiciens plus âgés. Il n'y en a pas beaucoup et ceux-ci sont toujours groupés ensemble.

« En parlant des chambres, je tiens à vous spécifier un petit détail qui cause un problème chaque année, poursuit Marc avec un petit sourire au coin des lèvres. Avez-vous remarqué que les chambres ne sont pas mixtes? Nous voulons que cela reste comme ça, donc pas de filles dans la chambre des garçons et pas de garçons dans la chambre des filles. »

Tout le monde s'échange de petits regards sous-entendus. Nous savons tous que personne ne respecte cette règle et les moniteurs le savent aussi.

– *For the anglophones, I will euh répéter all that after I am done with euh information* pour les Québécois.

Marc parle d'un anglais cassé, ce qui fait rire tout le monde. Le deuxième groupe au camp est constitué uniquement d'anglophones. Les « anglos », comme on les appelle, viennent surtout de l'ouest du Canada, mais il y en a aussi quelques-uns qui viennent des États-Unis. Ils se tiennent toujours ensemble puisqu'ils ne parlent pas français. Leurs expressions faciales me laissent deviner qu'ils n'ont rien compris de ce que Marc vient de dire.

Sur l'écran placé devant nous, Marc fait défiler les photos de tous les professeurs, tout en les nommant.

– Il y a aussi beaucoup de nouveaux profs cette année, chuchote Chloé dans mon oreille.

C'est vrai, je ne reconnais pratiquement aucune photo à part la dernière qui est celle de ma professeure.

- Et finalement, nous avons notre très chère directrice, Julie Aubé, professeure de violon au Conservatoire de musique de Montréal, et aussi fondatrice du camp musical des Laurentides.

À la mention du conservatoire, tout le monde se regarde pour essayer de deviner qui sont les élèves de madame Aubé. Il existe trois conservatoires au Québec. Un à Trois-Rivières, un à Sherbrooke et un à Montréal. Les campeurs qui viennent du conservatoire de Montréal font partie du groupe élite. Plusieurs élèves diplômés du conservatoire sont maintenant parmi les musiciens professionnels les plus réputés au Québec, ce qui fait du Conservatoire de Montréal la meilleure école de musique de la province. Et puisque j'étudie au conservatoire de Montréal, je fais en quelque sorte partie de ce groupe.

Rachele, assise à ma gauche, me pointe Graig du menton.

- Regarde Graig, dit-elle en pouffant de rire.

En effet, celui-ci commence déjà à se comporter comme un paon en bombant son torse. Je lève les yeux au ciel. C'est du Graig tout craché.

Je remarque que le garçon qui avait ri à ma blague tout à l'heure est assis à côté de Graig. Je ne le connais pas. Un nouveau, sûrement. Celui-ci me paraît assez grand. Il a les cheveux bouclés. Très bouclés, qui lui arrivent jusqu'aux épaules. Son teint bronzé par le soleil me fait penser à celui d'un surfeur qui affronte les vagues d'Hawaï. Je remarque aussi qu'il a un visage aux traits fins, presque féminins. Je dois m'attarder un peu trop longtemps sur ma contemplation, car sentant un regard pesé sur lui, il tourne légèrement la tête. Nos regards se croisent. « Ne pas détourner le regard ».

Je ne suis plus du genre à fuir le regard des autres lorsque l'on croise le mien. Je soutiens son regard pour, ce qui me semble, une éternité, car lui non plus, ne semble pas vouloir décrocher. Tout à coup, ses lèvres se soulèvent en un petit sourire, ce qui

me déconcerte. Surprise, je détourne rapidement la tête sans lui rendre la pareille. Je reviens à la réalité juste à temps pour entendre la fin du discours de Marc.

- Vous souperez ensemble ce soir afin de mieux apprendre à vous connaître et, dès demain, le coup d’envoi du stage sera donné!

Aussitôt que Marc nous donne le signe pour quitter, tout le monde se lève d’un coup et se rue vers la cafétéria.

Listen to Your Heart

Pendant le souper, je n'écoute que d'une oreille ce que les filles disent. Je concentre plutôt toute mon attention sur mes pâtes en faisant tournoyer ma fourchette. Tout le monde autour de moi discute à voix basse avec leurs voisins. Je me contente seulement de faire comme si j'écoutais leur conversation en souriant et en hochant la tête de temps en temps. Je n'ai pas le cœur de me joindre à leur conversation.

Après le souper, les filles m'entraînent dehors avec elle, où un feu de camp a été préparé pour les campeurs. Une bonne quantité de braise dégage une chaleur soutenue et uniforme. Plusieurs y sont déjà installés et font griller des guimauves. Camille et plusieurs autres sont entrain de chanter, tandis que le garçon aux cheveux bouclés les accompagne à la guitare. Nous nous asseyons, et Chloé, Rachele et Wendi se joignent à la cohorte pour le dernier couplet de la chanson. Moi, je ne chante pas. Il y a bien longtemps que j'ai chanté. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai perdu ce plaisir.

À la fin de la chanson, Esteban, un des moniteurs, prend la parole :

- Bon, tout cela est très beau. Non, en fait, ce serait vous mentir. Pauvre Adrien qui doit accompagner à la guitare cette cacophonie, vous ne savez pas chanter! Dire que vous êtes tous des musiciens professionnels.

Sa remarque me fait sourire alors que tout le monde éclate de rire. C'est vrai que plusieurs chantaient un peu faux.

- Qui voudrait nous bercer de sa voix mélodieuse pour que nous puissions tous bien aller dormir après? demande Esteban.

Celui-ci ferme les yeux et commence à tourner sur lui-même, le bras en l'air. Oh non, il va choisir quelqu'un au hasard. Par pitié, faites que ce ne soit pas moi. Évidemment, après avoir fait quelques tours sur lui-même, son doigt finit par me pointer en plein visage.

- Toi, ma chère, dit Esteban, en me pointant toujours. Quel est ton nom?
- Kyra.
- Kyra, nous ferais-tu l'honneur de nous laisser entendre ta jolie voix?
- Je suis désolée, mais je ne sais pas chanter, lui réponds-je en ricanant nerveusement.

Je cherche à cacher mon inconfort. Tous ces regards posés sur moi me mettent mal à l'aise. Et je ne veux pas chanter. On m'a déjà dit que je chantais bien, mais il y a de cela si longtemps. Je ne chante plus et je ne crois même plus me souvenir à quoi ressemble le son de ma voix.

- Je suis sûr que tu nous caches une voix de sirène derrière cet air mystérieux, insiste Esteban, tout en faisant de drôles de gestes avec ses mains, comme s'il veut me jeter un sort. Personne ici va se jeter dans le feu s'il se trouvait que tu chantes mal comme plusieurs d'entre nous.

Voyant que je refuse toujours, celui-ci commence à frapper dans ses mains tout en criant mon nom :

- Kyra! Kyra! Kyra!

Tout le monde l'imité. Je sens le sang me monter aux joues. Je suis bien obligée de céder à la pression malgré moi. En prenant une grande inspiration, je me retourne vers le prénommé Adrien :

- Que voudrais-tu que je chante?
- Comme tu veux, je te suis.

Je hausse les sourcils. Est-il si doué que cela qu'il soit capable d'inventer des accords pour m'accompagner rien qu'en écoutant ce que je chante?

*Sometimes you wonder if this fight is worthwhile
The precious moments are all lost in the tide, yeah*

They're swept away and nothing is what is seems
The feeling of belonging to your dreams

À part le son de ma voix et les crépitements du feu de camp, la nuit est complètement silencieuse. Ma voix a bien changé depuis la dernière fois que j'ai chanté. J'ai encore toujours ce ton aigu, étant soprano, mais il y a quelque chose de différent. Ma voix a mûri, elle n'a plus ce timbre enfantin.

Tous les regards sont posés sur moi, ils m'écoutent. Je n'aime pas être sous les projecteurs, je préférerais rester discrète.

J'entends soudain le grattement d'un motif musical ; Adrien m'accompagne à la guitare, ce qui me soulage puisque l'attention n'est plus seulement portée sur moi. Je dois le lui accorder, il est doué. Cela prend du talent pour arriver à trouver les bons accords d'une chanson afin d'y créer un motif. Tout en continuant de chanter, je ne peux m'empêcher de le fixer. Concentré à jouer de la guitare, celui-ci dégage quelque chose qui fait en sorte que l'on ne peut pas s'empêcher de le regarder. Cela paraît qu'il aime ce qu'il fait. Il est absorbé par sa musique, il semble déconnecté du monde.

Listen to your heart (oh, oh)

Celui-ci gratte le dernier accord de la chanson : un accord de Do# mineur. Sous les applaudissements des autres campeurs, celui-ci relève la tête et me sourit. Cette fois-ci, je lui retourne son sourire, un sourire franc.

Bizarrement, Adrien me rappelle une ancienne version de moi, une version qui aimait encore la musique. Lorsque je chantais, accompagnée de sa guitare, j'avais ressenti une sensation de déjà-vu, comme si quelque chose que je croyais avoir perdue pour toujours essayait de refaire surface.

Nous passons le reste de la soirée à faire connaissance avec les autres campeurs. J'en profite pour prendre des nouvelles de Camille, Damien, et tous ceux que j'ai rencontrés au camp les années passées.

Adrien et Graig s'approchent de nous et viennent s'asseoir à notre table.

- Une voix de sirène, Kyra, me dit Graig d'un ton moqueur. Je ne savais pas que tu savais chanter.

En s'adressant à Adrien :

- Adrien, je te présente ma « meilleure amie », Kyra.

Les garçons s'invitent à notre table.

- C'est vrai que tu chantes bien. Je dois t'avouer que j'avais une certaine crainte de ne pas trouver les bons accords si tu chantaux faux, dit Adrien en lâchant un petit rire.
- Merci. Toi aussi, tu joues bien. Mais tu joues du violoncelle aussi, n'est-ce pas? Il me semble t'avoir vu le transporter avec toi lorsqu'on s'est croisé cet après-midi.
- Oui, en effet. Le violoncelle est mon instrument principal, mais il m'arrive de gratter quelques accords à la guitare occasionnellement. Toi, tu fais du violon?
- Oui, lui réponds-je en faisant une petite grimace.

Adrien le remarque.

- Tu n'aimes pas ça?
- Plus vraiment. Je vais arrêter de faire de la musique l'année prochaine.
- Ah bon. Eh bien, tu fais comme tu veux, c'est ta vie après tout. Si tu crois qu'arrêter le violon te rendra plus heureuse, fait le. Personne ne peut te dire quoi faire.

Sa réponse me surprend. Je suis frappée par un détail : dans la voix d'Adrien, pas la plus petite trace de sarcasme. D'habitude, lorsque j'annonce à quelqu'un mon

intention d'arrêter le violon, soit on me dit de continuer quand même ou soit on me dit d'abandonner. Cependant, Adrien ne pose aucun jugement. Il n'essaie pas de me dire quoi faire. Il est là, c'est tout, et il écoute.

- Qu'est-ce qui a fait en sorte que tu n'aimes plus ça? me demande-t-il, cette fois-ci, avec une pointe de curiosité dans sa voix.
- Je ne sais pas... En fait, je crois que j'aime encore le violon, mais c'est juste trop de pression pour moi.
- Qui te met le plus de pression?
- Le conservatoire... ma professeure. Et mon père. Bref, tout le monde.

S'ensuit un silence interminable. Observant Adrien du coin de l'œil, j'attends sa réponse. Le regard fixe, il est hypnotisé par quelques brins d'herbe. J'ai l'impression qu'il ne comprend pas trop ce que je dis. En même temps, je le comprends. Moi-même, je ne sais pas exactement pourquoi je veux arrêter le violon. Il revient enfin à la réalité et se tourne vers moi.

- Tu sais quoi, je t'ai regardé quand tu chantais. On ne se connaît pas beaucoup et ce n'est pas de mes affaires, mais on dirait que tu aimes ça. Faire de la musique juste pour le plaisir, je veux dire. Pas de professeurs, pas de parents autour. Juste toi et la musique. Peut-être qu'en fait, la pression ne vient pas seulement de l'extérieur. Elle est peut-être aussi interne.

Je suis un peu agacée par son commentaire. Nous venons juste de nous rencontrer. Croit-il vraiment pouvoir me lire comme un livre ouvert dès notre première rencontre?

- Que veux-tu dire par « interne »?
- Peut-être que la pression vient aussi de toi. Je me trompe peut-être, mais tu avais l'air heureuse quand tu chantais. Tu as dit que tu aimes encore le violon,

mais que c'est la pression qui te pousse à arrêter. Si tu en faisais seulement pour toi-même, seulement pour le plaisir, crois-tu que tu arrêterais?

Je m'apprête à lui répondre, mais de nouveaux campeurs se joignent à notre table, coupant court à notre conversation.

Bientôt, l'ordre nous est donné d'aller nous coucher sans nous attarder. Les filles et moi remontons le chemin pour regagner notre chambre.

- J'ai tellement hâte de commencer le stage! pépie Rachele en ouvrant la porte. Un mois sans les parents, c'est excitant non? Je ne sais pas pour vous, mais j'ai déjà repéré des beaux gars.
- Ah oui? Qui? demande Chloé, la bouche encore pleine de guimauve.

Je n'écoute pas trop leur conversation. Je me contente de regagner mon lit pour sortir mes partitions pour mon cours avec madame Aubé demain.

- Eh bien, les nouveaux en violoncelles ne sont pas mal, surtout lui qui sait aussi jouer de la guitare. Je crois que Kyra serait du même avis que moi, n'est-ce pas, Kyra?

Je lève le nez de mon sac.

- Quoi?
- Arrête de faire l'innocente, j'ai vu comment tu regardais Adrien au feu de camp, ricane Rachele. Il est beau, tu ne trouves pas?
- Oui, pas mal.
- Arrête, Kyra! Tu n'as pas pu passer à côté de ces yeux, et cette voix...
- Sauf quand il rit!

Je repense au gloussement d'Adrien. À l'oreille, on dirait un vieux camion à l'agonie, ou une scie musicale. Insupportable et attendrissant tout à la fois.

- Oui, c’est vrai qu’il a un rire bizarre, mais je le trouve mignon, proteste Rachele.
- Mignon, ça? On croirait qu’il fait une crise d’asthme chaque fois qu’on raconte une blague!

Chloé explose de rire.

Je m’apprête à lancer une nouvelle pique, mais je tourne ma langue sept fois dans ma bouche. Je ne dois pas présenter Adrien sous un éclairage trop critique. Je fréquente une école de filles depuis l’âge de 12 ans. Je commence à les connaître et je sais que si je joue trop sur la défensive, des rumeurs commenceront à circuler dans le camp.

Je m’allonge sur mon matelas bosselé et je cogite. Le camp a ses avantages comme ses inconvénients. Même si je ne vois plus l’utilité d’aller au camp et que jouer du violon ne m’intéresse plus, cela me permet de m’échapper de l’emprise que maman a sur moi à la maison. Être aussi loin de la maison me permet enfin de mieux respirer. Et en même temps, cela me réchauffe le cœur de voir tous ces musiciens passionnés par leur art. Cela me rappelle comment je me sentais auparavant.

Last Young Renegade

Le lendemain matin, ce qui me réveille, ce n'est pas les castagnettes qu'Esteban fait claquer près de mon oreille, mais la lumière qui se déverse dans la chambre à l'instant où Marc ouvre les lourds rideaux tout en chantonnant, ravi de son sort.

J'ai beaucoup de mal à émerger. Je me suis endormie tard hier soir parce que l'appréhension d'avoir mon premier cours de l'été avec madame Aubé m'a poursuivi très longtemps. J'ai bien peur d'avoir un mauvais cours avec elle aujourd'hui puisque je n'ai pas pratiqué hier.

– Kyra? Tu es réveillée? me demande Chloé.

– Noooooon.

Je gémiss dans mon oreiller. Il me manque plusieurs heures de sommeil et le lit semble, ce matin, mortellement confortable. Les filles éclatent de rire quand elles me voient imiter l'ours en hibernation, ce qui me met de bonne humeur et m'encourage à quitter mon nid douillet.

Nous nous rendons dans le salon, et comme nous arrivons en avance, je vois Jade et Alice afficher l'horaire de la semaine sur le babillard pour chaque campeur.

7h30 : Déjeuner

8h30 : Cours privé de Kyra

9h30 à 12h : Pratique

12h : Diner

13h30 : Orchestre

15h : Musique de chambre

16h : Temps libre et/ou pratique

17h30 : Souper

18h30 : Temps libre et/ou pratique

20h : Activités organisés par les moniteurs

22h : Couvre-feu

22h30 : Coucher

Même si dans l'horaire, il est inscrit que nous avons des périodes de temps libre, nous savons tous que les professeurs réussissent à nous mettre assez de pression pour faire en sorte que nous pratiquons, même pendant nos périodes de repos.

À vrai dire, le camp musical des Laurentides n'est pas vraiment associé avec le plaisir : en dehors des cours, il n'y a pas grand chose à dire sur les journées passées à répéter son instrument. Sauf pendant les heures de repas, et tous les moments où nous avons la chance de pratiquer en groupe, personne n'a vraiment le temps de socialiser. Nous ne faisons que pratiquer. Il serait difficile d'imaginer comment il est possible que nous puissions tisser des liens si notre seul ami est notre instrument de musique. Cependant, il se crée une sorte de connexion entre les musiciens du camp. Nous savons que nous sommes tous dans le même bateau, nous vivons la même chose, expérimentons la même source de stress. Et en quelque sorte, le fait de sentir que je ne suis pas seule dans cette aventure me reconforte.

À l'école, mes amies ne font que me critiquer lorsque je leur dis que le violon me stresse.

- Si cela te stresse tant, pourquoi ne fais-tu pas juste arrêter la musique? Tu n'arrêtes pas de te plaindre du violon, abandonne alors!

Elles n'essayent pas de me comprendre. Mais comment pourrais-je leur en vouloir? Ce n'est pas de leur faute, elles ne font pas de la musique. Elles ne peuvent pas imaginer l'anxiété que pourrait vivre un musicien.

Toutefois, au camp, on se comprend mutuellement. Chloé, Rachele, Wendi et moi nous sommes rencontrées il y a seulement quelques jours. Néanmoins, on dirait que je les connais depuis toujours : une certaine complicité existe entre nous. Nous

faisons et partageons tout ensemble. Étant dans la même chambre, nous partageons la même salle de bain : je dois même partager mon dentifrice avec Wendi, car elle a perdu le sien. Lors des concerts, c'est la course pour savoir qui occupe la salle de bain en premier pour se coiffer et se maquiller. Nous partageons nos vêtements, car après deux semaines, nous n'avons pas d'autres choses à mettre de nouveau dans notre propre garde-robe.

Il y a environ une cinquantaine de campeurs et déjà, nous sommes comme une petite famille. Après le souper, lorsque la nourriture de Romain, notre cuisinier, n'est pas très succulente, nous faisons tous du porte-à-porte pour voir si nos voisins auraient de quoi grignoter. Chloé s'est même fait voler son sac de croustilles et Wendi est devenue notre fournisseuse de nouilles Ramen. Nos partitions sont souvent mêlées avec celles des autres. À chaque minute, on entend toujours quelqu'un toquer à la porte pour nous demander si on peut lui prêter de la colophane parce qu'il a perdu la sienne en la prêtant à quelqu'un d'autre. Et comment oublier nos crises de panique communes lorsque Chloé, Rachele, Wendi et moi n'arrivons pas à jouer notre pièce de musique de chambre : notre rythme n'étant pas stable comme madame Aubé le veut. Et Adrien dans tout cela qui essaie de nous aider en battant le tempo avec ma brosse à cheveux contre le lutrin. Et le soir, nous revenons des répétitions d'orchestre fatigués et découragés parce que monsieur Borry, notre chef d'orchestre, s'acharne inlassablement sur chaque section.

Mais par-dessus tout, dans la frénésie, la fatigue et le découragement, nous partageons la même chose : la musique. Nous nous soutenons, et cela me motive. Entre les larmes causées par des dépressions nerveuses ou les larmes causées par des fous rires, nous sommes là les uns pour les autres.

Just a couple kids on a summer street

Chasing around to a flicker beat

Making mistakes that were made for us
We brushed them off like paper cuts

Et pour la première fois, depuis un long moment, malgré le stress et la pression qui pèsent sur moi, je retrouve plaisir à jouer du violon. Et je ne pense plus du tout à maman, je ne pense plus à ce qui m'attend lors de mon retour à la maison, et je vis le moment présent, accompagnée par la musique.

Be Alright

Les semaines passent, le stage tire à sa fin. La dernière journée du stage signifie aussi que c'est le jour de notre dernier concert. Nous apparaitrons deux fois dans la journée ; la première fois en début d'après-midi et la deuxième en soirée. Les derniers jours sont accentués par le va-et-vient incessant des moniteurs qui coordonnent et maintiennent l'ordre, alors que les campeurs se préparent pour les concerts et le départ du camp. La fébrilité est palpable dans la voix et le mouvement de chacun. Et les visages, désormais familiers, affichent la nostalgie.

Au cours des quatre dernières semaines, nous aurons eu des cours privés, des cours de musique de chambre et des répétitions d'orchestre, et tout cela, pour nous préparer au concert de fin de stage. Nous sommes tous très fatigués, mais nous continuons à nous serrer les coudes et à nous encourager les uns les autres lorsque l'envie de pratiquer ne vient pas.

De longues heures de pratique quotidienne ne nous laissent pas beaucoup de liberté pour nous réunir ; la nuit est donc le moment parfait où nous pouvons nous rassembler en cachette pour parler.

Aujourd'hui est la dernière nuit que nous passons au camp et à 11h le soir, quelqu'un frappe à la porte. Chloé se lève de son lit pour aller l'ouvrir. Je découvre Graig et Emmanuel, un des violoncellistes, sur le seuil.

- Entrez-vite! Il ne faut pas que les moniteurs nous surprennent à cette heure-ci, chuchote Chloé.

En effet, d'autant plus que les garçons ne peuvent pas aller dans les chambres des filles, notre couvre-feu était il y a déjà une heure.

Graig referme la porte derrière lui avec un sourire narquois.

- Ne t’inquiète pas, les moniteurs savent très bien qu’on ne respecte pas leurs règles. S’ils frappent à votre porte, on ira se cacher sous les lits ou dans les placards.

Nos soirées à papoter de tout et de rien, tout en se jetant sous les lits quand les moniteurs viennent inspecter les chambres, sont mes moments préférés. Après une longue journée de musique, cela fait du bien de se retrouver pour se raconter les derniers potins et à se poser des questions existentielles en tant que futurs musiciens professionnels.

- Demain, c’est notre dernier cours avec madame Aubé. Je suis trop stressée! se plaint Chloé.
- Mais pourquoi stressez-vous tant? Prenez cela relax! En plus, c’est votre dernier cours, ce n’est pas comme si elle allait commencer à vous dire combien vous jouez mal et que vous êtes nuls! répond Emmanuel.
- Ce n’est pas seulement madame Aubé qui nous stresse, Emmanuel. C’est aussi toute cette compétitivité au conservatoire d’être le meilleur. Penses-y, ceux qui veulent faire de la musique, ce n’est pas facile de percer dans cette profession. Les places sont limitées dans un orchestre symphonique. Avant, moi aussi, je détestais la compétition. Mais de temps en temps, on a besoin d’être un peu meilleur que l’autre violoniste à côté de nous si on veut décrocher un poste à l’OSM.

Je suis surprise d’entendre Graig s’exprimer ainsi. J’ai toujours pensé qu’il était un violoniste talentueux, mais qu’il ne se prenait pas trop la tête avec ses cours de musique.

Chloé poursuit :

- C’est sûr que madame Aubé nous met beaucoup de pression, mais regarde où sont rendus ses anciens élèves aujourd’hui. Alexandre Da Costa, un de ses

anciens élèves, c'est sûr que tu as déjà entendu son nom. Et nombreux sont les musiciens qu'elle a formés qui aujourd'hui font carrière en violon. Ils sont tous lauréats de concours internationaux, nationaux et régionaux. Oui, c'est vrai, elle nous pousse beaucoup, mais le produit final qui en sort est phénoménal.

Emmanuel ne semble pas convaincu, car celui-ci rétorque :

- C'est sûr qu'en ayant madame Aubé comme professeure, vous serez d'excellents musiciens, mais à quel point? La pression qui pèse sur vous n'affecte pas votre santé mentale? Après tout, nous sommes des humains, et même si vous êtes extrêmement doués, avoir du succès en musique, c'est aussi avoir de la chance. Et ces musiciens qui sombrent dans l'oubli parce qu'ils n'ont pas réussi à percer, après toutes ces années à vivre le stress, la pression, l'anxiété, ils finissent tôt ou tard par craquer.

Nous réfléchissons à ce qu'il vient de dire. J'ai toujours été du même avis que Graig et Chloé, mais en réfléchissant, je comprends l'opinion d'Emmanuel. À quel point sommes-nous prêts à sacrifier notre santé pour réussir en musique?

En ricanant, Graig répond :

- Ce n'est pas comme si on pouvait dire à madame Aubé d'être plus compréhensive envers notre santé mentale, ce n'est pas notre psychologue. Tout ce qu'elle veut, c'est nous propulser pour qu'on se rende le plus loin en musique. On est là pour performer, pas pour parler. Mais en même temps, poursuit-il, la musique nous a appris à persévérer, et pour être là où nous sommes rendus aujourd'hui, cela exige de la discipline. Nous devons gérer les devoirs, les examens, la famille, la vie sociale et en plus la musique. Grâce à celle-ci, nous apprenons à apprendre. En alliant discipline et rigueur, la musique nous a aidé à surmonter nos difficultés scolaires, et en plus, il est

prouvé qu'elle aide à développer les facultés d'apprentissage si on a commencé à en faire à un jeune âge.

C'est au beau milieu d'une discussion enflammée que je distingue une silhouette postée sur le seuil de la chambre. Adrien. Nos regards se croisent, je lis dans le sien une incompréhension totale, mêlé d'une teinte d'humour.

- Moi qui étais offensé de ne pas avoir été invité à votre petite fête, je ne savais pas qu'elle se transformerait en débat existentiel. Je crois que je préférerais sortir en douce pour faire une promenade au clair de lune. Quelqu'un voudrait-il se joindre à moi?

Réfléchissant une seconde, je crois bien que j'ai envie de sortir moi aussi.

- Moi, réponds-je en me levant, cela fait longtemps que nous sommes sortis de ces quatre murs. À force de pratiquer toute la journée, on commence à étouffer.

Faisant bien attention qu'il n'y ait aucun moniteur en vue, Adrien soulève la fenêtre du corridor pour me laisser sortir en premier, avant de sauter lui aussi à l'extérieur. Nous marchons en silence. Une brise tiède nous apporte le parfum de milliers de fleurs. Le disque parfait de la lune projette sur nous une lumière qui sculpte le visage d'Adrien et l'entoure d'une aura de mystère. Celui-ci marche une main dans sa poche, tandis que l'autre se trouve dans ses cheveux. Tout au long du mois, j'ai appris à reconnaître que celui-ci passe ses mains dans ses cheveux lorsqu'une situation le rend inconfortable. Ma présence le rendrait-elle mal à l'aise? Je croyais qu'on était devenu amis. Je me surprends à penser que toutes les nouvelles amitiés que je me suis créées au camp ne dureront plus pour très longtemps. Lorsque le stage sera fini, nous retournerons tous à notre train de vie quotidien. Bien sûr, il y a les réseaux sociaux pour nous permettre de rester en contact, mais au fil du temps, nous finirons par nous éloigner les uns les autres, et le camp ne deviendra qu'un lointain souvenir.

- Kyra, commence Adrien en brisant le silence qui s’était établie entre nous, me permets-tu de te poser une question personnelle?
- Vas-y, je t’en prie.
- C’est que... j’ai constaté que tu n’étais pas dans ton élément au début du stage. Tu m’as dit que tu n’aimais plus la musique et que tu arrêterais le violon l’année prochaine.
- Oui. C’est vrai.
- Parfois, je te vois sourire en écoutant les concerts et tu sembles heureuse lors des répétitions en groupe, surtout lorsque vous pratiquez votre musique de chambre, rajoute-t-il en riant. Si tu n’aimes pas le camp, pourquoi es-tu venu alors?

Je ne sais pas quoi lui répondre. Le fait est que j’ai gardé mon secret enfoui beaucoup trop longtemps au fond de moi et je ne sais pas le mettre en mots. J’avais besoin de changer d’air. J’avais besoin de m’éloigner de la maison et de maman. Mais en même temps, je ne voulais pas y aller parce que j’avais peur de craquer. De craquer sous la pression. Je blâmais la musique de ne plus pouvoir me soutenir à travers les moments difficiles. Je n’arrivais plus à me protéger contre les remarques blessantes de maman et je croyais qu’en pratiquant et en pratiquant sans arrêt pour m’épuiser jusqu’au bout, j’arriverais à oublier. J’arriverais à oublier cette douleur constante qui persiste dans mon cœur depuis beaucoup trop longtemps. À vrai dire, le sentiment d’épuisement ne me rendait pas plus heureuse. Au contraire, il me détruisait encore plus. Ce n’est que maintenant que je réalise que la musique ne m’a jamais quitté. Elle n’était pas à blâmer. J’étais la seule personne qu’il fallait blâmer. Je fuyais les problèmes qui se présentaient devant moi. Il ne faut pas s’enfuir devant un obstacle. Pour résoudre ses problèmes, nous avons besoin de les affronter. Et la musique peut nous aider en nous réconfortant si on l’utilise à bon escient.

*Baby don't you know
All of them tears gon' come and go
Baby you just gotta make up your mind
That every little thing is gonna be alright*

Une partie de moi souhaite me confier à Adrien. Mais comment pourrais-je? Je ne le connais que depuis peu. Il m'a l'air d'être une bonne personne, mais je me suis toujours promis de ne jamais en parler à personne. Mais en même temps, je ne le reverrai pas. Qu'est-ce que je perds en lui racontant mon histoire?

Après un long moment de réflexion, je lui réponds :

- Eh bien, peut-être que j'étais épuisée de l'année scolaire qui vient de se terminer et je pensais qu'en arrêtant le violon, j'aurais une charge de moins à supporter...
- Puis-je ajouter quelques mots? Je ne suis pas stupide au point de croire que tu n'aimes plus la musique. Je sais que ce n'est pas la seule raison pourquoi tu ne comptes plus revenir au camp. Mais j'aimerais juste... savoir s'il serait possible que tu changes d'idée...

Question épineuse. Suis-je prête à revivre un autre chapitre, accompagnée de la musique? À vivre de fortes émotions, pas toujours agréables, causées par celle-ci? À affronter les obstacles que la vie mettra sur mon chemin, tout en la gardant près de moi ?

- Oui, Adrien. C'est possible.

À l'entente de ma réponse, je vois un sourire se dessiner sur son visage. Celui-ci enlève une brindille qui s'est déposée sur mes cheveux.

- T oi qui es quelqu'un de secret, d'énigmatique...

- Je ne suis pas énigmatique.
- Si, un peu. Souvent, les gens se demandent s'ils doivent interpréter le silence comme une marque d'assurance ou, au contraire, de peur.

Warrior

'Cause all the pain and the truth

I wear like a battle wound

So ashamed, so confused

I'm not broken and bruised

Je sais que mon parcours est encore très long. Je passerai sûrement encore par des périodes d'incertitude tout au long de ma vie, mais d'une façon ou d'une autre, je sais que la musique ne cessera jamais d'être à mes côtés ; je pourrai toujours compter sur elle pour me guider en eau trouble.

La vie est une route droite. Toutefois, celle-ci est parsemée d'embûches. Que nous courions, que nous marchions ou que nous boitions, inévitablement un jour nous trébuchons. Mais c'est à nous de choisir entre se relever ou rester au sol. Certains sont plus privilégiés que d'autres : l'impact de leur chute est moins important. À vrai dire, tous vivent des difficultés, c'est juste que certaines personnes en ont moins. La vie n'est pas juste et j'ai appris à accepter cette prémisse. J'accepte le fait qu'il y aura toujours quelqu'un de mieux que moi. J'accepte le fait que je ne fournirai jamais le même effort qu'un autre pour me rendre au même point. Cependant, tout ce que j'ai vécu auparavant fait désormais parti de moi, et c'est ce qui a façonné la fille que je suis aujourd'hui : Kyra. Aux yeux du monde entier, Kyra est peut-être une fille tout à fait banale et insignifiante, mais à ses yeux à elle, son parcours est unique et elle en est fière. Elle est reconnaissante envers la vie. Toutes les personnes qui ont croisé son chemin ont en quelque sorte aidé à forger la jeune femme qui écrit cette histoire. Même si cela paraît improbable, elle est de ceux qui croient que tout arrive pour une raison. Et notre naissance marque le point de départ d'un parcours de vie dont le point d'arrivée est prédestiné.

Notes de fin

Liste de chansons incluses :

- Concerto pour clarinette en la majeur K 622 par Wolfgang Amadeus Mozart
- Pour que tu m'aimes encore par Céline Dion
- You've Lost That Lovin' Feelin' par The Righteous Brothers
- That Emotion par Hannah Georgas
- If I Die Young par The Band Perry
- Love The Way You Lie par Rihanna
- Greensleeves par Henry VIII
- Toxins par Carlie Hanson
- Nous aurons par Richard Desjardins
- Imagine par John Lennon
- Voices par Daniel Skye
- i can promise u that par Koi
- Oceans (Where Feet May Fail) par Hillsong UNITED
- It my Life par Bon Jovi
- Natural Mystic par Bob Marley
- Breathin par Ariana Grande
- Somewhere par Leonard Bernstein
- Listen to Your Heart par Roxette
- Last Young Renegade par All Time Low
- Be Alright par Ariana Grande
- Warrior par Demi Lovato